22-10-52

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvredram01danv

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME V.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 27;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE DANCOURT.

TOME I.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CSP

PQ
1213
.R42
V.5
1822

NOTICE

SUR DANCOURT.

Florent Carton Dancourt est le plus fécond et peut-être le plus gai de nos auteurs dramatiques. Il a composé plus de cinquante ouvrages, dont quarante-deux ont été joués avec succès au théâtre Français. Né à Fontainebleau le 1er novembre 1661, il fit ses études aux Jésuites, et mérita d'être distingué par le père Delarue, qui chercha inutilement à l'attacher à sa société. La profession d'avocat étoit celle où le portèrent ses dispositions et son goût naturel. Il s'y adonnoit avec la plus vive ardeur, lorsqu'à peine âgé de 23 ans il fit connoissance de Thérèse Lenoir Lathorillière, sœur du dernier comédien de ce nom. La passion qu'il conçut pour cette jeune personne fut cause qu'il l'enleva et l'épousa malgré sa famille. Après cet éclat, il ne vit plus d'autre carrière pour lui que le théâtre, et y débuta avec beaucoup de succès en 1685.

De bon comédien, Dancourt devint bientôt auteur distingué. Quoique jouant les premiers

rôles de la haute comédie, il travailla dans un genre à-la-fois moins noble et plus facile.

La première pièce qu'il fit représenter fut *le Notaire obligeant*, comédie en trois actes, jouée en 1685, et remise, l'année suivante, sous le titre des *Fonds perdus*. Elle fut suivie de *la Désolation des joueuses*, et du *Chevalier à la mode*. La première, en un acte, parut le 23 août 1687, à l'occasion de la défense de jouer le lansquenet, et eut quatorze représentations. La seconde, en cinq actes, jouée le 28 octobre de la même année, fut donnée quarante fois.

A compter de ce moment, Dancourt ne laissa presque point passer d'année sans faire représenter une ou plusieurs pièces de sa composition. *La Maison de campagne*, l'une de ses plus jolies comédies, en un acte, fut jouée en 1688.

Les années suivantes virent paroître les pièces dont voici les titres :

1690. *La Parisienne*, *l'Été des coquettes*, *la Folle Enchère ;* en un acte.

1691. *La Femme d'intrigues*, en cinq actes.

1693. *Les Bourgeoises à la mode*, *la Gazette*, et *l'Opéra de village ;* la première en cinq actes, et les deux autres en un acte.

1694. *L'Impromptu de garnison*, *les Vendanges ;* chacune en un acte.

1695. *Le Tuteur*, *la Foire de Bezons*, *les Vendanges de Suréne;* en un acte.

1696. *La Foire Saint-Germain*, et *le Moulin de Javelle;* en un acte.

1697. *Les Eaux de Bourbon*, *les Vacances*, *Renaud et Armide*, *la Loterie*, *le Charivari*, *le Retour des officiers;* toutes six en un acte.

1698. *Les Curieux de Compiègne*, *le Mari retrouvé;* en un acte.

1699. *Les Fées*, en trois actes.

1700. *Les Bourgeoises de qualité*, ou *la Fête de village; les trois Cousines;* toutes deux en trois actes.

1701. *Colin-Maillard*, en un acte.

1702. *L'Opérateur Barry*, en un acte.

1704. *Les enfants de Paris*, en cinq actes.

1705. *Le Galant Jardinier*, *le Divertissement de Sceaux*, *l'Impromptu de Livry;* en un acte.

1707. *Le Diable boiteux* en un acte; *le Second Chapitre du Diable boiteux*, en deux actes; *la Trahison punie*, en cinq actes.

1708. *Madame Artus*, en cinq actes, en vers.

1710. *La Comédie des comédiens*, ou *l'Amour charlatan; les Agioteurs;* la première en trois actes, la deuxième en un acte.

1711. *Céphale et Procris*, en trois actes, en vers.

1713. *Sancho Pança gouverneur*, *l'Impromptu de Surêne ;* en un acte.

1714. *Le Vert Galant*, en un acte.

1717. *Les Fêtes nocturnes du cours*, *le Prix de l'arquebuse*, *la Métempsycose des amours ;* les deux premières en un acte, la dernière en trois actes.

Dancourt quitta le théâtre en 1718. Il paroît qu'il cessa à la même époque de composer des pièces. Il avoit alors cinquante-sept ans, et se retira dans la terre de Courcelles-le-Roi qu'il avoit achetée.

Il s'occupa dans ses dernières années à composer une tragédie sainte, et à traduire en vers les psaumes de David. Il mourut le 7 décembre 1725, dans sa soixante-quatrième année.

LE CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 28 octobre 1687.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER de Ville-Fontaine.
MADAME PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.
M. SERREFORT, beau-frère de madame Patin.
LUCILE, fille de M. Serrefort.
LA BARONNE, vieille plaideuse.
M. MIGAUD, rapporteur de la Baronne.
LISETTE, fille de chambre de madame Patin.
CRISPIN, valet du Chevalier.
UN NOTAIRE.
LE COCHER de madame Patin.
LA BRIE, laquais de madame Patin.
JASMIN, laquais de la Baronne.
Plusieurs DOMESTIQUES de madame Patin.

La scène est à Paris chez madame Patin.

LE CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME PATIN, LISETTE.

(Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.)

LISETTE.

Qu'est-ce donc, madame ? qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? que vous a-t-on fait ?

Mme PATIN.

Une avanie... Ah! j'étouffe. Une avanie... Je ne saurois parler ; un siége.

LISETTE, *lui donnant un siége.*

Une avanie ? A vous, madame, une avanie ? Cela est-il possible ?

Mme PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette.

J'en mourrai. Quelle violence ! En pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous ? madame Patin, la veuve d'un honnête partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du roi ? Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît ?

Mme PATIN.

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une marquise bien impertinente ! Quoi, votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais, plus chamarrés de galons que les estaffiers d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise ?

Mme PATIN.

Point du tout. C'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Lisette? Que je lui aurois bien dit son fait!

Mme PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taisez-vous, bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise! bourgeoise! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or!

Mme PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon cocher de tourner et de m'amener ici à toute bride.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

Ah! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, La Brie? Comment paroissez-vous devant madame? Quel désordre est-ce là? diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venois dire à madame que La Fleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez ?

LA BRIE.

Nous l'avons dit aussi.

Mme PATIN.

Hé bien ?

LA BRIE.

Hé bien, madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds !

Mme PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais La Fleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

Mme PATIN.

Hé bien, qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté : ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer ?

Mme PATIN.

J'y suis bien résolue, et j'enrage contre ma destinée de ne m'avoir pas faite tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh ! vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre ; et si vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins; et, comme vous savez, on achète facilement de la qualité avec de l'argent; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

Mme PATIN.

Il n'importe, c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, madame : vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme cer-

taines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui, malgré leur nom, ne sont connues que par un grand nombre de créanciers qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

Mme PATIN.

C'est là le bon air; c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand; et, croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de sergents viennent saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous, si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques unes à qui cela est arrivé depuis peu?

Mme PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise?

LISETTE.

Mais, madame, vous n'y songez pas.

Mme PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La ré-

solution est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte; et pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens dont je me suis encanaillée. Commençons par monsieur Serrefort.

LISETTE.

Monsieur Serrefort, madame! votre beau-frère!

Mme PATIN.

Mon beau-frère! mon beau-frère! Parlez mieux s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame; j'ai cru qu'il étoit votre beau-frère, parcequ'il étoit frère de feu monsieur votre mari.

Mme PATIN.

Frère de feu mon mari, soit; mais mon mari étant mort, Dieu merci, monsieur Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manières comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre beau-frère, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois.

Mme PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtés ; sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE.

La petite ridicule! Une nièce vouloir aller de pair avec sa tante?

Mme PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou! Parcequ'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

Mme PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément, et en devenant

sa belle-mère, madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

Mme PATIN.

Comment donc, sa belle-mère ? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à monsieur Migaud ; que je l'épouserai ?

LISETTE.

Oui, madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus de vous avec monsieur Migaud, et du fils de monsieur Migaud avec Lucile, votre nièce?

Mme PATIN.

Vraiment, je serois bien avancée. C'est un beau nom que celui de madame Migaud ! J'aimerois autant demeurer madame Patin.

LISETTE.

Oh ! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

Mme PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal ; et depuis huit jours je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah ! ah ! ceci ne vaut pas le diantre pour monsieur Migaud.

Mme PATIN.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Je dis, madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille, mais que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble; que je crois qu'il vous faut un mari, et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Mme PATIN.

Je me connois en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment ? Ce choix est déja fait, et je n'en savois rien ?

Mme PATIN.

Le chevalier n'a pas voulu que je te le disse.

LISETTE.

Quel chevalier? Le chevalier de Ville-Fontaine?

Mme PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi ! c'est le chevalier de Ville-Fontaine que vous voulez épouser?

Mme PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, madame ; ce chevalier n'a pas un sou de bien.

Mme PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. Monsieur Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie ; et c'est une espèce de restitution que de relever, avec ce qu'il m'a laissé, une des meilleures maisons de la province.

LISETTE.

Ah ! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que monsieur Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein !

Mme PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer ; il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à monsieur Serrefort : monsieur Serrefort viendroit, à son ordinaire, m'étourdir de ses sots raisonnements. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire qu'elle ne soit tout-à-fait conclue

LISETTE.

Mais, madame, il me semble qu'avant que d'épouser le chevalier de Ville-Fontaine, il faudroit

vous défaire honnêtement de monsieur Migaud.

Mme PATIN.

C'est mon dessein, vraiment; et je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand? Vous avez raison. Voilà une manière tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCÈNE IV.

M. MIGAUD, MADAME PATIN, LISETTE.

M. MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscrètement; mais je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

Mme PATIN.

Moi! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame: une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Mme PATIN.

Ah! je m'en souviens; oui, oui: c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour

vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire. Il y a dans sa cause plus de chimère que de raison; et en vérité il y a peu d'honneur à se mêler...

Mme PATIN.

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

M. MIGAUD.

Moi, madame? Cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice...

Mme PATIN.

La justice! la justice! Vraiment, si la justice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous solliciter! quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame...

Mme PATIN.

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

Mme PATIN.

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi, monsieur! il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame...

Mme PATIN.

Ah! monsieur, point de réplique, je vous prie. Je me fais entendre, si je ne me trompe. C'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais jouer au reversi. Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCÈNE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette manière ? Quel accueil me fait ta maîtresse ?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois ?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être ?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci ?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez de l'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez madame Patin, ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimoit ?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le

faire présumer; et ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes elle prenne des airs si brusques.

LISETTE.

Cela seroit aussi un peu surprenant, si vous ne la connoissiez pas; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirois...

LISETTE.

Eh! laissez là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Écoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractère de madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurois jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c'est pour s'assurer cette succession qu'en donnant Lucile à mon fils il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses; et je suis, grace au ciel, d'une profession et d'un caractère à mettre une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin; car je vous avertis que si vous attendez, pour la rendre sage, que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là?

LISETTE.

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service; et il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage des quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là. Ta maîtresse auroit-elle changé de pensée?

LISETTE.

Elle s'est mis la cour en tête; et, pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de Ville-Fontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le chevalier de Ville-Fontaine! Tu te moques, mon enfant: cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu, qu'on ne connoît à la cour que par les ridicules qu'il s'y donne, et qui n'a pour tout mérite que celui de boire, et de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien! monsieur, boire et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas : mais avertissez-en toujours monsieur Serrefort par précaution, et prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé ; la suite vous convaincra du reste. Voici notre chevalier ; adieu. Ne perdez point de temps, et comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange chose que la tête d'une femme !

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bonjour, ma pauvre Lisette. Ah ! ah ! tu as du dessein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint !

LISETTE.

Est-ce à moi que vous parlez, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc ?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-temps, monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connoisse. Mais qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton ouvrière en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle se coiffe, la friponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, que j'aille dire à madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas chez une de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Lisette: un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE.

Pardonnez-moi, monsieur, je serai bien aise qu'on l'avertisse de votre impatience: aussi bien voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ah! vous voilà, monsieur: je vous cherchois par-tout pour vous dire que la baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix; tais-toi. Ne vois-tu pas où nous sommes?

CRISPIN.

Oui, monsieur; mais la baronne...

LE CHEVALIER.

Eh! ventrebleu, maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre?

CRISPIN.

Cela est vrai; mais, monsieur, cette baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois, et ne venez point gâter une affaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN.

Oh, oh! Quoi, monsieur! la maîtresse du logis parle-t-elle de mariage? songez-vous à l'épouser? l'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer? Pauvre sot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai, si je veux; mais je la hais comme la peste, et ce ne seroit pas elle que j'épouserois.

CRISPIN.

Non? Le diable m'emporte, si je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce seroit quarante mille livres de rente qu'elle possède dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'est-à-dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne seroit pas madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne seroit pas aussi la vieille baronne; car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la baronne avoit gagné ses procès, je la préférerois à madame Patin; et, quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a madame Patin.

CRISPIN.

C'est-à-dire que s'il en venoit encore quelque autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez partie avec la dernière?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus long-temps que je pourrai; et je

me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles que vous ne voudrez point; car, entre nous, monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je n'aimerois point une petite brune, qui est la plus charmante du monde; et si elle étoit aussi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'hésiterois point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? Comment l'appelez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois aussi; car il n'y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appeloit le marquis des Guerrets. Parbleu, c'est une conquête aussi difficile que j'en

connoisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours ! Voilà une conquête bien difficile ; vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un père extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit ; et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déja à la perfection, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au-delà de l'imagination, une vivacité... La charmante petite créature !

CRISPIN.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu, j'ai des entêtements de fortune, et je craindrois de me faire, avec cette petite personne, une affaire de cœur qui me mèneroit peut-être trop loin..

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami; nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà, je vois bien que c'est la dame d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer madame la baronne avec ses présents.

LE CHEVALIER.

Comment? que parles-tu de présents?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la baronne vous attend chez vous avec des présents; mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présents?

CRISPIN.

Hé! monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher et un gros barbet qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raison; mais vous ne songez pas que madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je songe que madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

CRISPIN.

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t'en lui dire que je la remercie, et que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh! sans vous, il n'y a rien à faire; et je m'en vais gager qu'elle emmènera les chevaux, le carrosse et le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même: et encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, et il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeoit demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Eh bien, dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole : voulez-vous qu'elle se fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Mme PATIN.

Je vous fais attendre, monsieur le chevalier ; mais vous me devez savoir bon gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, et à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, madame, du chagrin d'avoir

attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

Mme PATIN.

Qu'il est obligeant, et qu'il dit les choses de bonne grace! Au moins, monsieur le chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner : mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

Mme PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas, au chevalier.*

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

Mme PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, madame.

Mme PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas, au chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

Mme PATIN.

Allons, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

Mme PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame, ce qu'il marmotte entre ses dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage; et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

Mme PATIN.

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien aise d'être la première à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah, madame! songez de grace...

Mme PATIN.

A quoi, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh, madame!

Mme PATIN.

Comment?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verroit prendre? Cela seul suffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; et je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, madame, et il ne seroit pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse!

LE CHEVALIER.

Oui, madame, il y a des suites à craindre, que je prévois, et que je ne saurois vous dire. Adieu,

madame : je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre.

M^me^ PATIN.

Adieu donc, chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

M^me^ PATIN.

Que tu es folle, Lisette ! Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y a fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne sais ; mais je crains bien que ce monsieur le chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens sur-tout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte, pour aller voir un carrosse

neuf. S'il est jamais votre mari, il se lèvera d'auprès de vous dès quatre heures du matin, pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme!

Mme PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi : elle n'y veut pas être, comme je vous dis; et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de manière qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! Elle se fait de belles affaires ! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là ?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité ?

LISETTE.

Vous savez déja cette aventure ?

M SERREFORT.

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée; et, comme on achevoit de me la conter, monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Ville-Fontaine.

LISETTE.

Franchement, monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire : je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCÈNE II.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, madame.

Mme PATIN.

Ah! monsieur Serrefort, quel dessein vous amène? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui; mais, puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, madame ma belle-sœur? De quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Écoutez: vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; et, sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Mme PATIN.

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, madame; et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Mme PATIN.

Ne prêchez donc pas long-temps, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires qui vous perdront entièrement à la fin.

Mme PATIN.

Ah! ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin, mon frère; et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frère, la tante de ma fille, est une folle achevée.

Mme PATIN.

Comment, une folle? Vous perdez le respect, monsieur Serrefort, et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises, à quoi je ne sais point répondre.

M. SERREFORT.

Hé, ventrebleu! madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manières et de vos airs de grandeur, sur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Mme PATIN.

Vous devriez, monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parcequ'on me croit votre belle-sœur. Mais voilà qui est fait, monsieur Serrefort; je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage; je vous renonce pour mon beau-frère, monsieur Serrefort; et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manières, et tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends...

M. SERREFORT.

Hé! têtebleu, madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guère en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien savoir...

Mme PATIN.

Courage, courage, monsieur Serrefort; vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portière, et des chevaux modestes, que de

promener par la ville ce somptueux équipage, qui fait demander qui vous êtes; ces chevaux fringants, qui éclaboussent les gens de pied; et tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE.

Mais, monsieur.... (*à madame Patin, qui tousse, crache et se mouche.*) Qu'avez-vous, madame ?

Mme PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

Mme PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce seroit celui de la reine de Saba...

LISETTTE.

Mais est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher ?

M. SERREFORT.

Non ; mais qu'elle en prenne un autre.

Mme PATIN.

Oh bien, monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière ; je ne veux point de vos conseils et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci : je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite : c'est tout ce que je pourrois souffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame ; car je crois que vous ne manquerez pas de parole : et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

Mme PATIN.

Oui, monsieur : quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manières, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait ? avez-vous tout dit ? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte ?

M. SERREFORT.

Non, madame ; demeurez. Je ne me mêlerai

plus de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plus tôt la conduite, et que ce double mariage que nous avons résolu se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

Mme PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Voilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il étoit bien besoin de tout ce préambule pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant? Vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous auroit pas tant ennuyée.

Mme PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, madame, il m'ennuie quelquefois pour le moins autant que vous.

Mme PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; et quand vous serez une fois la belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

Mme PATIN.

La belle-mère de sa fille, moi! Tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, madame, je vous demande pardon; je ne m'en souvenois pas, et je croyois que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à monsieur Serrefort.

Mme PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette! J'aurois promis à monsieur Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après-demain.

LISETTE.

Oui, madame?

Mme PATIN.

Oui, vraiment: car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela est bien adroit.

Mme PATIN.

Nous avons pris, le chevalier et moi, toutes

les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit, à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite nièce bien échauffée.

Mme PATIN.

Quoi, je serai toujours obsédée, ou par le père, ou par la fille ! Sa mère ne viendra-t-elle point encore ?

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'attendois avec impatience que mon père sortît, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts que mon père vous est contraire.

Mme PATIN.

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE.

Oh ! ma tante, je crois que vous ne serez pourtant pas fâchée de savoir cè qu'on a dit à mon père.

Mme PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre père ?

LUCILE.

Que vous vouliez épouser un homme de la cour, et il a résolu je ne sais combien de choses pour vous en empêcher.

Mme PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette ?

LISETTE.

Je ne sais, madame. Le chevalier a causé peut-être : les chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

Mme PATIN.

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre père aussi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

Mme PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là, et je vous conseille, par avance, de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être, et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

Mme PATIN.

Défaites-vous sur-tout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre père.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Mme PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, et vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

Mme PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

Mme PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épou-

sera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

Mme PATIN.

Ah, ah ! Et comment s'appelle-t-il ce seigneur?

LUCILE.

On l'appelle monsieur le marquis des Guerrets. Il est fort riche, et fort de qualité; car il me l'a dit.

Mme PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma nièce, que, malgré la mauvaise éducation que votre père vous a donnée, vous preniez des sentiments dignes de l'honneur que je vous fais de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

Mme PATIN.

Que faut-il faire ?

LUCILE.

Vous marier au plus tôt, s'il vous plaît, avec ce monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, et que quand mon père voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante se dépêchât, car monsieur le marquis des Guerrets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

Mme PATIN.

Oh bien, ma nièce, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin!

Mme PATIN.

Oui, ma nièce, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

Mme PATIN.

Adieu, ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Ah, Lisette! que voilà bien de quoi me venger de monsieur Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d'être épousée. Si le père et la mère en pouvoient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre nièce?

Mme PATIN.

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici le chevalier.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, n'ai-je pas fait diligence?

Mme PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, et mon impatience...

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame ; faites moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

Mme PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

Mme PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée, à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER.

Mme PATIN.

Eh bien, chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage ?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir : s'il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

Mme PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes ?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

Mme PATIN.

Des chiffres ? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

Mme PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame ?

Mme PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N et l'U font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

Mme PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame...

Mme PATIN.

Vous faites le discret, chevalier; mais vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage, le chiffre du carrosse est apparemment celui de la baronne.

Mme PATIN.

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la baronne.*

Mais, madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

Mme PATIN.

Ah, juste ciel! c'est une importune plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu; c'est ma baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

Mme PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut

pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie; vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah! monsieur le chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, madame, par quelle aventure...

Mme PATIN, *à Lisette.*

Le chevalier connoît la baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendois pas d'y trouver monsieur le chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

Mme PATIN, *bas, à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à madame Patin.*

Ah, madame! regardez, je vous prie, les affaires de madame la baronne comme les miennes propres; vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*à la baronne.*) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, madame.

Mme PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Mme PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, madame, par quel motif?

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Hé, madame, de grace! (*à madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point; madame est une personne de qualité (c'est ma cousine germaine) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite (je suis son héritier); elle a pour moi quelque bonté (ne parlez pas de notre mariage): j'en ai toute la reconnoissance imaginable (elle y mettroit obstacle); et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, madame, voilà par quel motif...

Mme PATIN.

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, madame. Mais dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le chevalier...

Mme PATIN.

Commerce, madame! Qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, madame la baronne! ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris (c'est une ridicule)? que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle (ne lui dites rien de notre dessein)? que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite (c'est une babillarde qui le diroit)? et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est cela qui m'amène ici?

Mme PATIN.

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER.

Hé, de grace! mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure, et que celle de vous deux qui m'estime le plus embrasse l'autre la première.

(La baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.)

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

Mme PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie.

Mme PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le chevalier, pour parler de l'affaire de madame; mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti; je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le chevalier, il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, madame, que je ne sais pas de laquelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, madame; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès

avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandoit un régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il étoit encore au monde, je serois bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame. (*Elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambrière bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre maîtresse...

Mme PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, madame. Remettez-moi un peu, monsieur le chevalier.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler ; j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà, voici le fait. J'ai un moulin à vent, madame; il est à moi ce moulin à vent : on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin; cela n'est-il pas juste ?

Mme PATIN.

Et ne l'avez-vous pas, madame?

LA BARONNE.

Eh non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-père de ma partie fit planter proche de ma maison un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue; et qu'il prévoyoit bien qu'avec le temps le bois deviendroit haute futaie.

Mme PATIN.

Vous croyez, madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE.

Assurément, madame; et moi, pour lui faire pièce par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *au chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois... Écoutez bien ceci, s'il vous plaît, et que ce bois...

Mme PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, madame, j'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plaît.

Mme PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès se juge demain, madame.

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*haut.*) Eh, madame, je vous conjure de mener la baronne chez monsieur Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

Mme PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

Mme PATIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, madame, je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Mme PATIN.

Venez-vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, madame, je vous suis.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empressement?

CRISPIN.

Je ne sais, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne sais, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, monsieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, et qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la-moi. Est-ce cela?

CRISPIN.

Non, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, monsieur! Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les vers que vous fîtes faire l'autre jour, pour la baronne, par ce misérable poëte à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez moi, monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de monsieur le marquis des Guerrets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est la petite brune des Tuileries. Lisons :

« Vous avez témoigné tant d'envie de me con-
« noître, que je me suis résolue à satisfaire votre
« curiosité. Je vous attends dans les Tuileries, où
« j'ai mille choses à vous dire; ne manquez pas
« de vous y rendre. Adieu. »

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin; je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison : mais il n'importe; je serai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire : n'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la baronne?

CRISPIN.

Oui, monsieur; les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne : ils serviront pour madame Patin.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déja fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'est-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable, votre garde-robe seroit bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien; écrivez seulement. Si le poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens; attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier : ce fut la baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, et il y auroit conscience... Mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec madame Patin. N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi, je ne sais : mais, puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes; elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non : demeure ici; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je serois bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, monsieur ; je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir : il n'y a encore rien de drôle ; et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé, va, va, je n'ai point de curiosité, et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCÈNE XI.

LISETTE.

Tout ceci ne réjouira pas madame Patin ; et j'ai entendu de certaines choses... Mais qu'est-ce que ce papier? Ah, ah! *Liste des maîtresses de*

mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités... Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance qui ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

Non, monsieur, madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour. Lucile, sa nièce et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante; elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage *incognito* avec un galant du caractère du chevalier: elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais: voilà une étrange famille, et il faut être bien ennemi de son repos pour vouloir épouser et la tante et la nièce.

LISETTE.

Oui, mais quarante mille bonnes livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison; cet entêtement où est madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je

te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante; elle n'est encore guère avancée, Dieu merci : et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre fils.

M. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paroissent à craindre. Une jeune femme dont on force les volontés tombe souvent dans de terribles irrégularités, sur-tout quand son mari a du foible pour elle, et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir

ce qui en est; mais, en tout cas, vous êtes un bon père de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir madame Patin de son entêtement; c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son chevalier. Elle est prompte à prendre la chèvre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manières et de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment; je lui dirai que vous êtes là.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

Mme PATIN.

Où est le chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Mme PATIN.

Quoi ! je ne sors que pour l'obliger ; il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas !

LISETTE.

Bon ! madame : est-ce que les gens comme monsieur le chevalier sont faits pour attendre, et peuvent-ils demeurer en place ? Cela est bon à des gens raisonnables, comme monsieur, par exemple, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

Mme PATIN, *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, monsieur, et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, madame, si j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait ; mais j'ai passé chez une marquise.

Mme PATIN.

Chez une marquise, monsieur, chez une marquise ! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises ? Il me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez eux ou au palais, occupés uniquement à leurs affaires ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours : nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

Mme PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allois chez vous. Mais quel avis, monsieur, vous a-t-on donné où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse avec une marquise qu'on nomme Dorimène.

Mme PATIN.

Ah, ah! qui vous a conté cette histoire? Vous connoissez cette marquise-là, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

Mme PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

Mme PATIN.

Eh bien! monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente, que votre marquise Dorimène; et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, madame: je la connois; elle est d'une humeur violente; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Mme PATIN.

Plaît-il, monsieur? Que voulez-vous dire? Hé! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Hé! madame, il n'est rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Mme PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tout, madame. Vous avez l'ame parfaitement belle; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux: votre ma-

gnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelque recherche, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

Mme PATIN.

Oh! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis servi déja du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

Mme PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle; je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Mme PATIN.

Mais encore, que faudroit-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

Mme PATIN.

Moi! lui rendre visite, lui faire des civilités! moi! moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

Mme PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; et si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Ville-Fontaine...

Mme PATIN.

Le chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, madame: c'est un homme qui la gouverne absolument.

Mme PATIN.

Ce chevalier est amoureux de cette marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, madame: c'est la marquise qui est

amoureuse du chevalier; et le chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parcequ'il y trouve son compte.

Mme PATIN.

Lisette, qu'est-ce ci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame : il n'est pas que quelque femme de vos amies ne soit des siennes, et il a la réputation de connoître bien des dames.

Mme PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six, entre autres, avec qui il a quelque espèce d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

Mme PATIN.

Ma pauvre Lisette!

M. MIGAUD.

C'est un caractère d'homme fort particulier : il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son tailleur, celle-là paie ses meubles et son appartement; et toutes

ces maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

Mme PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère, et je ne sais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui peut apaiser la marquise, et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, madame; ne négligez point cette affaire, je vous en conjure : elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

Mme PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE.

Bon, madame, fourbe! Cela ne s'appelle point fourberie: en terme de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse tout au plus.

Mme PATIN.

Monsieur Migaud ne sait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

Mme PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit crue de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

Mme PATIN.

Ah, Lisette! le chevalier me trompe assurément; et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, et je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud.

Mme PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

Mme PATIN.

Voyons. Ah, ah! vraiment le chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, madame?

Mme PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde; et si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le chevalier est honnête homme.

LISETTE.

Oui, madame, assurément; et pour moi, je jugerois quasi qu'il vous aime.

Mme PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de serments.

LISETTE.

Ne vous le dis-je pas?

Mme PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que

ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout-à-fait drôle, madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

Mme PATIN.

Voyons ce que c'est. *Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités.* Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste; cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

Mme PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimène la médisante, rue des mauvaises paroles*, Dorimène! Dorimène! Ah! voilà ma marquise justement; monsieur Migaud avoit raison, le chevalier est un scélérat. Un siége, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame! madame! Oh! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous êtes si sensible.

Mme PATIN.

Non, non: je veux connoître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Mme PATIN.

La sotte comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie. Le traître!

La magnifique marchande, rue des Cinq-Diamants, à la Folie des bourgeoises. Que je me veux mal de l'avoir aimé!

Lucinde la coquette, en cour, au grand commun. Que je le hais!

Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. Je le déteste.

Mademoiselle du Hasard, rue des Bons-Enfants, au Repentir. C'est un monstre!

La grosse marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfants-Rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, madame...

Mme PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

Mme PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

Mme PATIN.

Non, non, Lisette ; laisse-le venir : je veux le confondre et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au chevalier.*

La baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir!

Mme PATIN.

De quel quartier venez-vous, monsieur? de la rue Montorgueil? des Enfants-Rouges? Est-ce la magnifique marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, madame?

Mme PATIN.

Ce que je veux dire, perfide?

CRISPIN.

Aïe, aïe.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

Mme PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Mme PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... je vais faire une petite commission que mon maître m'a dornée; je reviens tout-à-l'heure.

Mme PATIN.

Non, non: il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

Mme PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos maîtresses, que madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes maîtresses!

Mme PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, marou-fle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton?

Mme PATIN.

Quelle est-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'est une des maîtresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'est cette mar-

chande de bouquets qui est à la porte des Tuileries.

Mme PATIN.

Qui? cette malheureuse?

CRISPIN.

Comment, madame! c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus huppées sont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts! Oh diable! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d'intrigues que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Mme PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là de la Guerbois et de Jeanneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon maître, et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; et que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, et nous forgeâmes des noms, des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton et dans la mienne.

Mme PATIN.

Fort bien; voilà ton maître pleinement justifié.

C'est un nom en l'air que celui de Dorimène, je ne la connois pas, et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur Crispin ? N'est-il pas vrai, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, madame : je connois Dorimène, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées ; mais ce ne sont point mes maîtresses : et, puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie.

CRISPIN.

Moi, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame ; et vous, monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non : votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais que diable voulez-vous que je dise, monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

Mme PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien, madame, que ne l'interrogez-vous? qui vous retient?

Mme PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n'ai rien à craindre.

Mme PATIN.

Ah! chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie? quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Éclaircis madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu ?

CRISPIN.

Que dirai-je ?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à madame Patin.*

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espèce de sympathie que mon maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

Mme PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Hé fi, madame ! Il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train, sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

Mme PATIN.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah, madame! il ne voit cette marquise que par admiration.

Mme PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille, au moins, d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

Mme PATIN.

Ah, chevalier! votre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

Mme PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paroître; et je vous aurois, je crois, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, madame, non; je ne prétends point abuser de votre indulgence; punissez-moi si je suis criminel; voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous moments; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables: je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, madame, est bien scélérat; je suis un perfide, il est vrai: mais en vérité, madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Mme PATIN.

Ah chevalier! que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur Guillemin, madame, un notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît : je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, l'un et l'autre, pour songer à des affaires si sérieuses. Dis-lui que je le verrai demain matin.

Mme PATIN.

Non; qu'il entre au contraire. Je serai bien aise, chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

Mme PATIN.

Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un contrat de mariage, mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée : je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes ; et, parceque j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, madame ? Vous avez des sentiments bien étranges !

Mme PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillemin ; monsieur deviendra raisonnable. Venez, monsieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

Mme PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? Quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on pourroit me faire dans le monde; et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, madame, je ne saurois dire ces choses-là; cela n'est point de mon caractère, et j'aimerois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh! madame, monsieur le chevalier sait trop bien son vivre. Mais aussi, monsieur, madame

n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'amour qui dressera lui-même les articles.

Mme PATIN.

Ah! monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, monsieur le chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle paroît si raisonnable, que je signerai aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

Mme PATIN.

Eh! venez, monsieur le chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je

ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Eh ! madame, donnez-lui cette satisfaction.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Madame, voilà mademoiselle votre nièce qui vous demande.

Mme PATIN.

Eh bien, allez donc, chevalier : aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vite, au moins ; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Mme PATIN.

Vous rencontreriez ma nièce par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Courons vite chez la baronne.

Mme PATIN.

Faites entrer ma nièce.

LA BRIE.

La voilà, madame.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, LISETTE, LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce monsieur-là ?

Mme PATIN.

C'est un honnête notaire qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah ma tante ! qu'il en fasse un aussi pour moi. J'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé ; et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile, ses souhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, et je venois vous en avertir.

Mme PATIN.

Eh bien, ma nièce, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

SCÈNE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente ; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder long-temps, et si votre père vient à savoir...

LUCILE.

Mon père m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

Eh! oui, oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'étoit afin qu'elle épousât monsieur Migaud, et qu'elle vous fît son héritière ; mais, en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui ! et moi, en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être riche au temps où nous sommes ? Les courtisans malaisés ne s'enrichissent point ; et ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus ; et pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE.

Eh ! qui vous répondra qu'on vous aime ? Ces jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matière d'amour.

LUCILE.

Ah ! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *impromptu* qu'il a fait pour moi. Écoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le chevalier n'est point venu chez moi ; je ne suis guère contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *impromptu.*

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah, ah! voici la chambrière avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là? Écoutons.

LISETTE *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé ;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je? Voilà, je crois, les vers que le chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie; et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, et...

LUCILE.

Comment donc, madame? qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là?

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous! C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE.

Ah, ah! madame, servez-vous de termes moins offensants; c'est la nièce de madame.

LA BARONNE.

Quand ce seroit madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle!

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCÈNE XI.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! par ma foi, ceci passe la raillerie, et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s'alloient couper la gorge.

Mme PATIN.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, madame? Que vous a-t-on fait, ma nièce?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre nièce, ou je la châtierai moi-même.

Mme PATIN.

Doucement, doucement, madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différent?

LUCILE.

Comment, ma tante! je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle!

Mme PATIN.

Hé bien! pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille; et, quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harengère comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, la raison est pour elle? Je soutiens, moi, que ces vers sont à moi, et qu'elle a menti quand elle veut s'en faire honneur.

Mme PATIN.

Et quand cela seroit, madame, est-il bien séant à votre âge d'en venir à ces extrémités, et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants vers?

LUCILE.

De méchants vers, ma tante! Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

Mme PATIN.

Voyons donc, madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Non, madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, et vous connoîtrez bien par là que votre nièce ne sait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;

Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

Eh bien, ma tante? *Le charmant objet...*

Mme PATIN.

Eh bien, ma nièce, vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre nièce n'a pas raison.

Mme PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, et nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les tablettes que je donnai hier au chevalier.

Mme PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien! je ne connois point votre chevalier; mais j'ai vu faire les vers moi-même, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le chevalier, madame, et je le dévisagerai, si je le trouve.

SCÈNE XII.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Ah, Lisette ! que je suis malheureuse ! Le chevalier est un perfide qui trompoit la baronne et moi; et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule, madame : c'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

Mme PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire : courons chez monsieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de chevalier; et s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je n'y comprends rien, et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu, cela est violent au moins, et je ne sais comment l'entend madame Patin; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh! monsieur, ce portier-là n'est point suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose: vous avez fait quelque ba-

gatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela ; et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud !

CRISPIN.

Là, là, monsieur, ne vous fâchez point, et dites-moi un peu de quelle espèce est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la baronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout ce désordre.

CRISPIN.

Eh bien, morbleu ! ne vous l'avois-je pas bien dit ? La baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisième, qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie : il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment diable ! est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes vers ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, monsieur (car il n'y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos fredaines), de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

De la baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colère épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables! vous avez passé un mauvais quart d'heure; et, sauf correction, madame la baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord; mais nous savons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN.

Le fier?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non; elle s'est emportée plus fort que jamais; et je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelque-

fois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; et comme elle ne veut qu'un mari, pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh là, monsieur, ne raillons point; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi vraiment; et, si certain dessein que j'ai dans la tête pouvoit réussir, je te donnerois à choisir d'elle ou de madame Patin.

CRISPIN.

De madame Patin? Ah, ah! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais.

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! et de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la baronne; et il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore de quelle manière?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritière considérable; mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Et à quoi la baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais, et je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tudieu! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manège que je vais faire avec celle-ci. Ah! palsambleu, laisse-moi

rire, Crispin, laisse-moi rire quand j'en devrois être malade; il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Mme PATIN.

Ah, ah! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés?

Mme PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens, et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, madame? ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

Mme PATIN.

Où en est donc le plaisant, monsieur?

LISETTE.

Voici quelque pièce nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant! Le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers : comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c'est le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles?

Mme PATIN, *à Lisette.*

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*au chevalier.*) Eh bien, monsieur! vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Mme PATIN.

Ah, scélérat!

LE CHEVALIER.

Notre baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu, madame, que c'est une incommode parente que cette baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de sa succession!

LISETTE, *à madame Patin.*

Le fripon! la baronne est sa parente comme je le suis du grand Mogol.

Mme PATIN.

Écoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manières répondissent aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je veux lui rendre, s'il vous plaît, madame, pour en être débarrassé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par manière de conversation. Elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savoit par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avois faits pour elle.

Mme PATIN.

S'il disoit vrai, Lisette ?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame ! Et jarnonce, quand il diroit vrai pour la baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre nièce ?

CRISPIN.

Oh! patience; s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux esprits. Oui, madame, cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux esprits sont tout-à-fait communs au moins.

Mme PATIN.

Hé bien, monsieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien, madame, ils m'ont conté que le marquis des Guerrets avoit donné les vers en question à une petite grisette; que l'abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour sa maîtresse, et que deux de ces pauvres femmes s'étoient, malheureusement pour elles, trouvées avec la baronne, où il s'étoit passé une scène des plus divertissantes.

Mme PATIN.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon, elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, madame? Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui se veulent battre pour un madrigal; et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne, ne vous font point pâmer de rire?

Mme PATIN, *à Lisette.*

Je crève, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh, merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande, à genoux, mille pardons de cette faute, madame; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

Mme PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter : il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; et je jurerois bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de

ce petit passage ? (*Il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci ? (*Il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné ? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah, madame ! vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

Mme PATIN.

Ah, méchant petit homme ! à quel chagrin m'avez-vous exposée ?

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame ?

Mme PATIN.

J'étois une des actrices de cette scène que vous trouvez si plaisante.

CRISPIN.

Vous, madame ?

Mme PATIN.

Moi-même ; et c'est dans cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la baronne et moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour le coup, il y a pour en mourir, madame. Oui, je sens bien qu'il ne reste plus qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je

vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

Mme PATIN.

Levez-vous, levez-vous, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme!

LE CHEVALIER.

Ah, madame! que je mérite peu...

Mme PATIN.

Ah, petit cruel! à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit? Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de monsieur Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras mêmes de la justice, et je me ferai la plus sanglante affaire...

Mme PATIN.

Non, non, chevalier; laissez-le en repos: le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'auroit, si j'avois trouvé mon beau-frère chez lui: heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah, je respire! Je viens donc de l'échapper belle, madame?

Mme PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Eh fi, madame ! ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paie incessamment: madame, je vous en conjure.

Mme PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, chevalier, venez dans mon cabinet.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Voilà monsieur Serrefort qui monte.

Mme PATIN.

Ah, bon Dieu ! comment ferons-nous ? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles ?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, marouflc.

Mme PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

Mme PATIN.

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCÈNE IV.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'aviez demandé.

Mme PATIN.

On vous a dit vrai, monsieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai, de mon côté, quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Mme PATIN.

Quelle affaire, monsieur ? L'affaire de ce matin ? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, et de ne vous en plus mêler ?

M. SERREFORT.

Oui, madame ; mais on nous a fait parler, à monsieur Migaud et à moi, pour le différent que vous avez eu avec cette marquise.

Mme PATIN.

Hé bien ! monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances ? C'est à vous à en faire, s'il vous plaît, et il n'y a point à hésiter même.

Mme PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée ! Ah ! vraiment, on voit bien que vous ne savez guère les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par là si je sais ce que c'est.

Mme PATIN.

Des articles ! des articles ! Ah ! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant,

des articles! Vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, madame.

Mme PATIN.

Écoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT *lit.*

Premièrement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue.

Mme PATIN.

Modestement!

M. SERREFORT.

Oui, madame, modestement; en robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Mme PATIN.

Oh! pour l'article de la queue, je suis déja sa très humble servante, et je ne rognerois pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT.

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

Mme PATIN.

Un laquais de garde, monsieur! un laquais de

garde ! Il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, *continuant de lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

Mme PATIN.

Non, monsieur Serrefort, non ; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout sur-tout : ce ne sera pas sans mumurer, cela ne se pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*Il lit.*) Quand la marquise sera visible...

Mme PATIN.

Hé fi, monsieur ! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, madame ! Mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernières paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer ?

Mme PATIN.

Par son écuyer, monsieur ! par son écuyer ! Oh ! vraiment, il faut attendre à faire cet accom-

modement que j'aie un écuyer comme elle ; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer ! êtes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît ? et ne songez-vous pas...

Mme PATIN.

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous prie : je n'aime pas les disputes ; et, pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

M. SERREFORT.

Ah ! je vois ce que c'est, votre entêtement continue ; il est désormais impossible de vous en corriger, et vos manières me confirment à tous moments les avis qu'on m'a donnés.

Mme PATIN.

Comment donc, monsieur ? Quels avis ? Avez-vous des espions pour examiner ma conduite ?

M. SERREFORT.

Morbleu, madame ! j'en sais plus que je n'en voudrois savoir.

Mme PATIN.

Hé bien ! monsieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole

impunément ; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même déréglement d'esprit où vous êtes, et que son père l'ait souffert sans ressentiment.

Mme PATIN.

Quel discours est-ce là ? Que voulez-vous dire ? Suis-je une déréglée, s'il vous plaît ? Écoutez, monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez ; prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Écoutez, madame Patin, il n'y a qu'un mot qui serve : je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos noces : je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espèce de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi ; mais nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

Mme PATIN.

Oh bien ! monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, monsieur Serrefort ; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh! ventrebleu, madame, j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment; et je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

Mme PATIN.

Et pour moi, qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai de descendre l'escalier tout au plus vite, et de ne pas regarder derrière vous.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

Mme PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame Patin.

Mme PATIN.

Je n'en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

Mme PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Hé bon Dieu ! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? quel acharnement à me persécuter, Lisette ! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh ! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

Mme PATIN.

N'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Parceque monsieur le chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure : cela est bien impertinent, madame.

Mme PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE.

Bon; quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

Mme PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le chevalier

ne vienne à connoître monsieur Serrefort, et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin !

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Plaît-il, madame ?

Mme PATIN.

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, madame ?

Mme PATIN.

Non : va vite ; j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, madame, qu'il seroit à propos qu'il rendît au plus tôt à madame la baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

Mme PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois soin de les lui porter, si vous vouliez.

Mme PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je le lui dirai, madame.

SCÈNE VII.

CRISPIN.

Oh çà, puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà monsieur le chevalier de Ville-Fontaine en train d'attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles : mais c'est pour enlever une petite fille; il y a quelque chose à dire à celui-là : la justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre; monsieur le chevalier se tirera d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme : cela ne vaudroit pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends

pas. S'il étoit vrai que madame la baronne ne voulût qu'un mari, je serois son fait aussi bien qu'un autre; elle pourroit bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire; et selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien; madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle, en quelque façon; et si ce n'étoit que vous donnez des commissions à mon père, à mon cousin et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirois pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'étoit possible. Dans les commencements, j'ai

cru qu'elle se moquoit ; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin : madame est dans son cabinet, qui compte de l'argent, dont monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire, et il viendra ici dans une petite demi-heure avec son notaire : c'est l'ordre de madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse !

LISETTE.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces, sans en avoir été prié.

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guère.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leurs desseins.

M. SERREFORT.

Comment donc ? qu'as-tu fait encore ?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du chevalier que madame votre belle-sœur, pour le moins. Je l'ai fait

avertir, par un solliciteur de procès qui est mon compère, de tout ce qui se prépare ici, et je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh! ventrebleu, ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déja dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah, la double enragée! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connoissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinsses?

LISETTE.

Non; mais c'est elle qui lui conseille de vous

donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable !

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vite, et tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Le chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, madame.

Mme PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à monsieur le chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Mme PATIN.

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, et il n'auroit pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, madame, je ne m'accommoderois guère, pour moi, d'un homme comme monsieur le chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Eh! mort de ma vie, vous êtes toujours sur des épines.

Mme PATIN.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusque-là le chevalier me paroît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enlève.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

Mme PATIN.

N'a-t-on point eu des nouvelles de ma nièce?

LISETTE.

Non, madame.

Mme PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, madame?

Mme PATIN.

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE, *à part.*

La bonne personne!

Mme PATIN.

Il se mangeroit les pouces de rage. Mais qu'est-ce que ceci? La baronne à l'heure qu'il est? Eh! grand Dieu, n'en serai-je jamais défaite?

SCÈNE III.

LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bonsoir, madame.

Mme PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déja la baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, madame : où est donc monsieur le chevalier ?

Mme PATIN.

Monsieur le chevalier, madame ? Monsieur le chevalier n'est pas toujours chez moi ; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, madame, et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

Mme PATIN.

Au moins, madame, il n'est pas l'heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh ! vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent, et j'ai bien autre chose en tête. (*à Lisette.*) Oh çà, çà, détalez, s'il vous plaît, ma mie, et allez voir là-dehors si j'y suis.

Mme PATIN.

Comment donc ? que veut-elle dire ? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltrone, vous avez peur ?

Mme PATIN.

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

Mme PATIN.

Ah, bon Dieu! des épées, madame! venez-vous ici pour m'assassiner?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Mme PATIN.

Moi, madame, prendre une épée! Eh, pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

Mme PATIN.

Moi, je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je veux vous tuer, moi.

Mme PATIN.

Hé, bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, madame? ce que vous m'avez fait?

Mme PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnements, ma bonne amie: vous m'enlevez le chevalier; il est à moi, ce chevalier, aussi bien que mon moulin, et c'est une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Mme PATIN.

Quoi, madame! c'est monsieur le chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, madame, et il faut me le céder ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

Mme PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette! et comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE.

Oh, jour de Dieu! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

Mme PATIN.

Ah, je suis morte! Au voleur, à l'aide, on m'assassine.

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grace, grace, madame.

LA BARONNE.

Ame basse!

Mme PATIN.

Holà, Jasmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Pensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà!

LISETTE.

Hé, paix, madame! Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'est-ce qui gnia, madame? Morguène à qui en avez-vous? Comme vous gueulez!

Mme PATIN.

Ah! mes enfants! jetez-moi madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Mme PATIN.

Hé bien, la, madame la baronne, descendez

par la montée, on vous le permet ; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite bourgeoise ! refuser l'honneur de se mesurer avec une baronne !

LISETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oseroit tirer l'épée ! Merci de ma vie ! je m'en vais chercher le chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé ! madame...

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LISETTE.

Mme PATIN.

Hé ! laisse-la faire, Lisette : j'aime bien mieux qu'elle aille le chercher que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison ; mais, madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Mme PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre, et quand le chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui; et je crois que si je n'avois pas appelé du secours elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE.

Je le crois vraiment. Et savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

Mme PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

Mme PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah, ma tante! je viens d'avoir une belle frayeur!

Mme PATIN.

Elle a rencontré la baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et vous demander un asile contre la violence et les injustices de mon père.

Mme PATIN.

Comment donc, ma nièce? Que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE.

Ah, ma tante! qu'on est malheureuse d'être fille d'un père comme celui-là!

Mme PATIN.

Mais encore qu'y a-t-il de nouveau? qu'est-il arrivé?

LUCILE.

Hé! ne le devinez-vous pas, ma tante? il a trouvé au logis ce monsieur qui m'aime : Marton, la fille de chambre de ma mère, l'avoit fait entrer par la porte du jardin.

Mme PATIN.

Hé bien, ma nièce, qu'a fait votre père?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la manière la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

Mme PATIN.

Il ne l'a pas frappé, peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé; mais ce qui me fâche le plus, c'est que mon père m'a donné ces deux soufflets devant lui.

Mme PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous; et j'ai bien résolu de m'en venger.

Mme PATIN.

Hé bien, ma nièce, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurois besoin d'un bon conseil, ma tante.

Mme PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma tante, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Mme PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma nièce! il ne faut pas manquer cette affaire faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son

intendant, et il doit se rendre, dans son carrosse, à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée; mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

Mme PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma nièce : dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah, ma bonne tante! que je vous ai d'obligation! Mais il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Mme PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas.*) Je vais l'envoyer chez monsieur Migaud; la fête ne seroit pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre

conseil que je me laisse enlever ; et je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

MME PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, MADAME PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Dès que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez madame Patin.

LUCILE, *au chevalier.*

Ah ! monsieur, vous voilà ? Qui vous a déja dit que j'étois ici ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Crispin, quel incident ! c'est ma petite brune !

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite brune !

LUCILE.

Voilà, ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante !

CRISPIN.

Aïe, aïe, aïe, ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

Mme PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma nièce?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'avois prié mademoiselle votre nièce de...

Mme PATIN.

Quoi, monsieur! il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah, ma tante! que dites-vous là? Vous me trahissez, ma tante; vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

Mme PATIN.

Ah! ma pauvre nièce, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

Mme PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, monsieur, c'est le plus sûr.

Mme PATIN.

Voir constamment disposer toute chose pour m'épouser, et se proposer, le même jour, d'enlever ma nièce!

LUCILE.

Quoi, ma tante!...

Mme PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh! parbleu, je voudrois bien, pour la rareté du fait, qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

Mme PATIN.

Pourquoi nous choisissois-tu l'une et l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, monsieur, répondez.

Mme PATIN.

Parle, parle, perfide!

LE CHEVALIER.

Hé! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous l'imaginez, et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici?

Mme PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie?

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte, et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre nièce?

CRISPIN.

Diable! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colère.

LUCILE.

Hé! seriez-vous pour cela moins coupable? en serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras; irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

Mme PATIN.

Hé! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma nièce?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, madame, regardez-la bien : sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN, *à part.*

Je commence à croire qu'il en sortira à son

honneur : quand les dames querellent long-temps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites; je ne lui suis pas indifférent : peut-on être insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN, *à part.*

Il aura raison, à la fin.

Mme PATIN, *à Lucile.*

Ah, petite coquette! ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante! il n'aimeroit que moi sans vos quarante mille livres de rente. C'est moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh, mesdames! il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s'il est vrai que vous m'aimez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader fasse un effort sur elle-même et me cède à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point ne sera pas la plus malheureuse.

Mme PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat, mais j'aimerois mieux que ma nièce fût morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime ; mais pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN, *à part.*

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma tante, voilà mon père que j'entends.

Mme PATIN.

Cachez-vous vite, monsieur le chevalier.

SCÈNE VII.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au chevalier.*

Non, non, monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah, ah! madame ma belle-sœur, c'est donc là ce monsieur le chevalier que vous voulez épouser?

Mme PATIN.

Oui, monsieur, c'est ce même chevalier que

mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui sans moi seroit peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je? c'est le même homme que j'ai trouvé chez moi.

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi, monsieur, en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille! c'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur! au contraire; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez, de ces deux dames, celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCÈNE VIII.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à madame Patin.*

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose; je n'ai point perdu de temps.

Mme PATIN.

Oui, monsieur, il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, madame?

Mme PATIN.

Voilà ma main, monsieur, et dès demain je vous épouse, pourvu qu'en même temps monsieur votre fils épouse ma nièce.

M. MIGAUD.

Ah, madame! que cette condition me fait plaisir!

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article, et

ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis, mon père, je ferai tout ce que vous voudrez.

Mme PATIN, *au chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma nièce, perfide!

LUCILE, *au chevalier.*

Vous ne serez jamais le mari de ma tante pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien, monsieur, ne savez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN DU CHEVALIER A LA MODE.

LA MAISON DE CAMPAGNE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 27 janvier 1688.

PERSONNAGES.

M. BERNARD.
MADAME BERNARD.
MARIANE, fille de M. Bernard.
ÉRASTE, amant de Mariane.
LA FLECHE, valet d'Éraste.
DORANTE, frère de Mariane.
LISETTE, suivante de Mariane.
LE MARQUIS, Gascon.
LE BARON, ami du Marquis.
THIBAUT, portier de M. Bernard.
M. GRIFFARD, ami de M. Bernard.
NICOLE, cuisinière de M. Bernard.
TROIS HOBEREAUX.
UN SOLDAT.
UN COUSIN de M. Bernard.
UNE COUSINE de M. Bernard.

LA MAISON DE CAMPAGNE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LA FLECHE, LISETTE.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, si vous avez quelque considération pour elle, retournez à Paris, et qu'on ne vous voie point ici.

ÉRASTE.

Ma pauvre Lisette, que je lui parle un moment, que je la voie seulement, je t'en conjure..

LISETTE.

Mais vous êtes le maître; vous voilà dans le logis, il ne tient qu'à vous d'y demeurer. Je crois même que si Mariane vous y savoit, elle auroit peut-être autant d'empressement de vous voir et de vous parler que vous en témoignez vous-même.

ÉRASTE.

Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un et à l'autre?

LISETTE.

C'est que j'en sais les conséquences. Dès que vous serez ensemble, vous ne pourrez vous résoudre à vous quitter : quelqu'un vous surprendra ; et où en serons-nous, s'il vous plaît?

LA FLÈCHE.

Eh bien ! quand on nous surprendra, nous jettera-t-on par les fenêtres?

LISETTE.

Non ; mais on me mettra à la porte, et on enverra Mariane dans un couvent.

ÉRASTE.

Et n'y seroit-elle pas moins gênée que dans la maison de son père?

LISETTE.

Oh ! vraiment non, elle n'y seroit pas moins gênée. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde.

ÉRASTE.

Mais ne suis-je pas bien malheureux? Ce logis est ouvert à tout le monde, et je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

LISETTE.

C'est que vous êtes un épouseux, vous, et que monsieur Bernard ne veut point de gens qui épousent.

LA FLÈCHE.

Et que veut-il donc, de par tous les diables?

LISETTE.

Ce qu'il veut? C'est un ladre, qui veut garder sa fille et son argent pour lui.

LA FLÈCHE.

Oh! il veut, il veut! Nous ne voulons pas, nous. Pour l'argent, passe; mais pour la fille, si elle vouloit prendre de mes almanachs, je défierois bien un régiment de pères de la garder.

LISETTE.

Elle n'en prendra pas, je t'en réponds.

LA FLÈCHE.

Tant pis : nous ne venons pourtant ici que pour cela, mon maître et moi; et si vous faisiez bien l'une et l'autre, sans tant faire de façons, il enlèveroit ta maîtresse, je t'enlèverois, moi : ce seroit justement partie carrée, et nous vous ferions voir du pays, je t'en réponds.

LISETTE.

Quoi, mort de ma vie! vous seriez assez hardis de vous jouer à la justice, et d'enlever la fille d'un gentilhomme de robe? Et toi, maroufle, tu as l'effronterie de me proposer...!

LA FLÈCHE.

Oh, oh! tu vas faire la dragonne de vertu, comme à ton ordinaire. Fais-nous, fais-nous parler à ta

maîtresse; elle sera peut-être plus raisonnable.

ÉRASTE.

Mais est-il possible, Lisette, que son frère ne soit point ici? il est de mes intimes, et, malgré l'entêtement de son père...

LISETTE.

Je vous ai déja dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis : il ne fait guère d'ordures au logis, vraiment; et ce n'est pas sa fille seule que notre vieil avaricieux fait enragér : il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur; sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raison. Il ne veut voir personne chez lui; ce seroit lui arracher l'ame que de tuer un lapin dans sa garenne, et il se désespère autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

ÉRASTE.

Vous vous ennuyez donc furieusement ici?

LISETTE.

Pas trop; mais le vieux penard se désespère souvent; car, il a beau faire et beau dire, madame sa femme va toujours son train. Le petit homme crève de dépit, et Mariane et moi pâtissons de ses chagrins. Mais tout est perdu, j'entends quelqu'un; c'est lui peut-être.

ÉRASTE.

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part?

LA FLÉCHE.

Maugrebleu du sot homme, qui ne veut pas qu'on épouse sa fille!

LISETTE.

Fourrez-vous tous deux sous ce degré, et allez-vous-en dès qu'il n'y aura plus personne ici.

SCÈNE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

Ah, ah! c'est vous?

MARIANE.

Il y a une heure que je te cherche, Lisette. Ne sais-tu qui sont ces personnes qui se promènent dans le jardin, et que ma belle-mère est allée joindre?

LISETTE.

Non; mais je voudrois bien que monsieur votre père fût allé les joindre aussi.

MARIANE.

Je crois qu'il ne sera guère content de cette visite.

LISETTE.

Eh! tenez, tenez, en voici une dont il sera bien moins satisfait, en cas qu'il la sache.

SCÈNE III.

MARIANE, ÉRASTE, LISETTE, LA FLÈCHE.

MARIANE.

Ah ciel!

LISETTE.

Dites-vous vitement deux ou trois paroles, et je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANE.

A quoi m'exposez-vous, Éraste? et que venez-vous faire ici?

ÉRASTE.

J'y viens mourir, madame, puisque vous me recevez avec tant de surprise, et que ma présence vous fait si peu de plaisir.

MARIANE.

Ah, Éraste! elle m'en fait assez pour vous pardonner tous les chagrins qui m'arriveront si mon père sait que je vous ai seulement parlé.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je devienne, madame?

MARIANE.

Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mère dont je

ménage l'amitié par ma complaisance; elle me témoigne mille bontés que je n'en devois pas attendre, et je crois même qu'elle seroit peut-être dans nos intérêts, si j'avois la force de lui avouer que je vous aime.

ÉRASTE.

Eh bien, madame, nous n'avons donc rien à craindre de sa part, et votre frère est de mes amis. Sur cette confiance, ne pouvons-nous point hasarder que je demeure ici quelques jours? Je me cacherai où l'on voudra.

LA FLÈCHE.

Oui, mais aura-t-on soin de nous apporter à manger?

ÉRASTE.

Eh! tais-toi. Je vous jure, belle Mariane, qu'on ne le saura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'importe, pourvu que je sois dans la même maison où vous êtes.

LA FLÈCHE.

Cette pendarde de Lisette nous fera faire diète, je vous en avertis.

ÉRASTE.

Je ne sortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis, pourvu que je vous voie un seul moment par jour. Adorable Mariane, ne me refusez point cette grace, je vous en conjure.

MARIANE.

Cela ne se peut, Éraste, et vous ne devriez point m'en faire la proposition.

ÉRASTE.

Quoi! vous voulez que je retourne à Paris?

LISETTE.

Oui, s'il vous plaît, et tout au plus vite. Et vous, tirez de ce côté, voilà votre père qui vient droit ici.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je fasse?

LISETTE.

Que vous partiez.

MARIANE.

Demeurez dans le village, et qu'on ne sache point que vous y êtes.

LISETTE.

Détalez donc.

ÉRASTE.

Pourrai-je vous voir quelquefois?

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Je ne saurois vous en répondre.

LISETTE.

Dépêchez-vous donc.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous?

LISETTE.

Peut-être.

MARIANE.

Si je le puis.

LISETTE.

Ils n'auront jamais fait.

ÉRASTE.

Si je suis seulement deux heures sans apprendre de vos nouvelles...

LISETTE.

Vous ne vous en irez pas!

MARIANE.

Ne faites point d'extravagance.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! voilà votre père sur nos talons.

SCÈNE IV.

M. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD.

Ah, bourreau! qu'as-tu fait? Et tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même? Coquin, ne t'avois-je pas donné ordre...?

THIBAUT.

Eh bien, d'accord; vous m'avez baillé ordre que je ne laississe entrer personne dans la mai-

son, et votre femme m'a baillé ordre que je laississe entrer tout le monde : comment diable voulez-vous que je fasse?

M. BERNARD.

Que tu m'obéisses, traître.

THIBAUT.

Eh morguoi! de quoi vous boutez-vous en peine? ce n'est pas vous qu'ils demandont, c'est elle.

M. BERNARD.

Et c'est par cette raison-là, maroufle!

THIBAUT.

Tenez, monsieur, j'aime mieux vous chagriner que votre femme; et quoique vous soyais bien diable, alle est, morgué, sans comparaison, plus diable que vous quand alle s'y met.

M. BERNARD.

Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens çà, parle-moi un peu; écoute.

THIBAUT.

Mais ne nous boutons donc point en colère: vous êtes toujours de mauvaise himeur.

M. BERNARD.

Qui sont ces gens qui viennent d'arriver?

THIBAUT.

Oh! ventregué, après ceux-là il faut tirer l'é-

'chelle, et ce sont les plus belles phylosomies de parsonnes que j'aie jamais vues.

M. BERNARD.

Combien sont-ils ?

THIBAUT.

Quatre : deux gros monsieux qui m'ont la meine d'aimer bien la joie, avec deux belles dames qui ne la haïssont pas, je crois.

M. BERNARD.

Tu ne sais comme on les appelle ?

THIBAUT.

Non ; mais ils sont venus dans un biau carrosse tout doré, avec six gros chevaux, et je ne sais combien de laquais derrière.

M. BERNARD.

Et tout cet équipage est chez moi ?

THIBAUT.

Non : le cocher est allé bouter le carrosse sous queuque hangar, dans le village ; car tous les vôtres sont pleins de jarbes ; mais il raménera les chevaux, et j'ai dit que vous aviais une belle étable, où il en tiendroit plus de vingt-quatre.

M. BERNARD.

Ah, le pendard !

THIBAUT.

Vous serez, morgué, ravi d'envisager ces che-

vaux-là; je n'en ai jamais vu de si gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

M. BERNARD.

Il n'y a pas moyen d'y résister; et depuis que ma pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maison de campagne, j'y ai dépensé, en moins d'un été, mon revenu de quatre années.

THIBAUT.

Morguoi! vous vous divartissez bien aussi : toujours grand'chère et biau feu; la maison ne désemplit point, et n'an vous viant voir de partout; jarnigué, c'est qu'an vous aime.

M. BERNARD.

Eh! oui, oui, l'on m'aime; mais je voudrois bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT.

Il faut que ce soit un sort, voyez-vous; et sti qui vous a vendu la maison étoit parguenne aussi embarrassé que vous: on l'aimoit tout de même, et il ne vouloit pas n'an plus qu'an l'aimît.

M. BERNARD.

Si j'avois bien su cela...

SCÈNE V.

M. BERNARD, THIBAUT, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, madame est dans le jardin avec des dames et des messieurs qui vous demandent.

M. BERNARD.

Que le diable les emporte! j'ai bien affaire de leur visite. Eh! qui sont-ils encore?

LISETTE.

Il y a ce gros abbé qui est si long-temps à table, et qui boit tant sans s'enivrer, avec un autre monsieur.

M. BERNARD.

Fort bien!

THIBAUT.

Je vous le disois bian qu'il avoit l'air d'un bon vivant.

LISETTE.

Et puis cette jeune marquise qui gagna l'autre jour l'argent de madame.

M. BERNARD.

Ah, juste ciel!

LISETTE.

Elle est avec cette autre dame qui est de si bonne humeur.

M. BERNARD.

Qui?

LISETTE.

Et, la, celle qui, en riant, vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de Hollande, parce-qu'elle disoit qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT.

Cela étoit bouffon.

M. BERNARD.

Ne me voilà pas mal! Et comment madame a-t-elle reçu ces gens-là?

LISETTE.

Oh! elle paroît bien fâchée contre eux.

M. BERNARD.

Oui?

LISETTE.

Oui; car ils lui ont dit qu'ils ne seroient ici que huit jours.

M. BERNARD.

Comment, huit jours? Oh! ventrebleu, je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si long-temps. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin?

LISETTE.

Oui, monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

M. BERNARD.

Huit jours, morbleu! huit jours! quatre personnes, six chevaux, et un tas de valets! Mais, ventrebleu, faudra-t-il que j'aie des pensionnaires comme ceux-là? Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-ci encore?

SCÈNE VI.

M. BERNARD, THIBAUT, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'est de la part de monsieur votre neveu, monsieur.

M. BERNARD.

Eh bien, va; je lui donne le bonjour, mon enfant.

LE SOLDAT.

Il viendra demain dîner avec vous, monsieur.

M. BERNARD.

Je ne dîne point demain, j'ai des affaires.

LE SOLDAT.

Voilà un faisan et quelques perdreaux qu'il vous envoie.

M. BERNARD.

Ah, ah! mon neveu sait mieux vivre que les autres, encore. (*à Thibaut.*) Prends ce gibier, toi, et qu'on le mette fraîchement.

LE SOLDAT.

Il amènera deux ou trois de nos capitaines avec lui.

M. BERNARD.

Comment diable! deux ou trois capitaines! Écoute, écoute, je t'avois bien dit d'abord que j'aurois demain des affaires : tiens, reprends ton gibier, mon ami, et dis à mon neveu...

LE SOLDAT.

Oh! ça ne fait rien ; ils ne laisseront pas de venir. Ils s'ennuient comme tout à ce camp, et votre maison leur vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

M. BERNARD.

Ah! j'enrage. Comment, morbleu! il m'envoie un faisan et quatre perdreaux, et il m'amène cinq ou six bouches à nourrir !

SCÈNE VII.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais, si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules jusque dans votre basse-cour.

M. BERNARD.

Comment donc! que veux-tu dire?

M. GRIFFARD.

On a chassé toute la journée dans votre petit bois, et ils sont venus tirer jusque dans votre clos. Est-ce que vous n'avez pas entendu?

M. BERNARD.

Non, vraiment. Et d'où vient qu'on ne leur a point ôté leur fusil? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle?

M. GRIFFARD.

Bon, bon! ils sont trois ou quatre grands escogriffes de ce camp, et monsieur votre neveu est avec eux.

M. BERNARD.

Mon neveu, dis-tu?

M. GRIFFARD.

Oui, monsieur.

M. BERNARD.

Ah, le traître! Il m'envoie du gibier qui ne lui coûte guère.

M. GRIFFARD.

Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer; et leurs valets en sont si chargés, qu'ils ne sauroient marcher.

M. BERNARD.

Mais ne suis-je pas bien misérable de me voir

ainsi piller de tous les côtés, et d'avoir une carogne de femme qui veut encore que je fasse bonne mine malgré que j'en aie? Mon pauvre monsieur Griffard...

M. GRIFFARD.

Monsieur.

M. BERNARD.

Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci, mon enfant.

M. GRIFFARD.

Volontiers, monsieur; et le cœur me saigne de voir manger votre bien par mille gens qui croient encore vous faire trop d'honneur.

M. BERNARD.

Cela est horrible : mais n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela ?

M. GRIFFARD.

Je ne viendrois jamais ici, si j'étois en votre place.

M. BERNARD.

Oui ; mais ma femme y seroit toute seule, et ce seroit bien pis encore; elle mettroit tout par écuelles.

M. GRIFFARD.

C'est bien dit. Que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison aussi ?

M. BERNARD.

Je ne trouve point à la vendre, elle est trop décriée ; et j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

M. GRIFFARD.

D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles, et n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

M. BERNARD.

Eh! ne l'ai-je pas déja voulu faire? mais cela n'a servi de rien.

M. GRIFFARD.

On ne resteroit point à coucher chez vous, et les gens qui viendroient vous voir n'y viendroient qu'en passant du moins.

M. BERNARD.

Point du tout : ma coquine les fait rester, et tout le monde couche dans ma grange comme par divertissement. J'en suis pour ma paille et mon blé ; et quand je m'en fâche, elle me dit que je suis un brutal, et que je ne sais pas vivre.

M. GRIFFARD.

Oh bien! monsieur, je n'y sais donc qu'un remède.

M. BERNARD.

Et quel est-il? parle.

M. GRIFFARD.

Je mettrois le feu à la maison; je crois que vous gagneriez encore. Mais qui est ce monsieur-là?

M. BERNARD.

Je ne le connois point.

SCÈNE VIII.

M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant gascon.*

Mon cher monsieur, votre très humble serviteur.

M. BERNARD.

Monsieur, je vous donne le bonjour.

LE MARQUIS.

Vous me méconnoissez, à ce que je puis voir?

M. BERNARD.

Oui, monsieur, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Il y a pourtant long-temps que j'ai dessein de boire avec vous.

M. BERNARD.

Ce n'est pas une conséquence; et...

LE MARQUIS.

J'ai laissé les dames avec ce gros coquin d'abbé;

elles vont jouer au lansquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne suis point joueur, je me range auprès du maître du logis ; et je vous jure que, sans l'envie que j'avois de le connoître, je n'aurois pas fait ce petit voyage.

M. BERNARD, *à part.*

Eh ! qui diable t'a prié de le faire ?

LE MARQUIS.

Savez-vous que c'est un bijou que votre petite maison, hem ?

M. BERNARD.

C'est un bijou dont je voudrois bien retirer mon argent.

LE MARQUIS.

Plaît-il ? hem ? n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci pour recevoir ses amis ? Vous ne manquez point de bonne compagnie, sans doute ?

M. BERNARD.

Oui, monsieur ; mais j'aime fort mon petit particulier, pour moi.

LE MARQUIS.

Il faut de bon vin sur-tout ; et sans le bon vin et la bonne chère, par ma foi, je dis fi de la campagne.

M. BERNARD.

Oh bien ! mon vin ne vaut rien du tout, et la

chère que l'on fait ici ne devroit point attirer tant de gens.

LE MARQUIS.

Eh! allons, allons, vous êtes un compère qui avez l'air de vous bien traiter, et nous savons que votre épouse est d'un goût délicat sur tout.

SCÈNE IX.

THIBAUT, M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

Monsieur ?

M. BERNARD.

Qu'est-ce ?

THIBAUT.

C'est monsieur le baron de Messy, qui a perdu son oisel avec des grelots. Il dit qu'il est parché sur un des arbres du jardin : ne voulez-vous pas qu'on li rende ?

LE MARQUIS.

Le baron de Messy ?

SCÈNE X.

M. BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

LE BARON.

Je vous demande pardon, monsieur, et j'ai à me reprocher que ce soit une occasion comme celle-ci qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD.

Vous vous moquez de moi, monsieur; et, pour être voisins, il n'est pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

THIBAUT.

Je m'en vas avec vos garçons raveindre votre oisel; ne vous boutez pas en peine.

LE BARON.

Comment vous trouvez-vous du séjour de la campagne?

M. BERNARD.

Fort mal, je vous jure; et j'en suis déja si las...

LE MARQUIS.

Eh! vraiment, justement, c'est le baron, c'est lui-même!

LE BARON.

Et c'est vous, mon pauvre marquis! Nous ne

nous sommes point vus depuis l'académie, je crois.

LE MARQUIS.

Sandis, mon cher, voilà une des plus heureuses rencontres que j'aie eues de ma vie.

M. GRIFFARD, *bas, à M. Bernard.*

Ces deux messieurs sont fort bons amis.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.*

Oui, je vois fort bien qu'ils se connoissent; mais je n'en connois pas un, moi.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la province. Je te félicite, baron, d'avoir un voisin comme monsieur.

LE BARON.

C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

M. BERNARD.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Cadédis, vous serez amis, et je veux former les nœuds de cette amitié, moi.

LE BARON.

C'est une grace que je te demande.

LE MARQUIS.

Mordi, je te l'accorde, et sans remise. Nous

sommes ici bonne compagnie; renvoie ton équipage, et passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi?

LE MARQUIS.

Hem? Je ne barguigne point, comme vous voyez, et je suis sûr que vous me saurez gré de me saisir ainsi de l'occasion; la dame du logis ne me querellera pas non plus, je crois. Baron, te faudra-t-il beaucoup prier pour te faire demeurer à la cour de cette princesse?

M. BERNARD.

Si cet homme-là connoît toute la noblesse du pays, il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

SCÈNE XI.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *à madame Bernard.*

Madame, voilà un gentilhomme que je vous présente.

LE BARON.

Je suis bien heureux, madame, d'être voisin

d'une si belle personne, et le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me sera désormais plus précieux que les plus belles terres du monde.

Mme BERNARD.

Monsieur, je suis votre très humble servante.

LE MARQUIS.

Ce baron n'est point fat, au moins : je le débauche, madame, et je le fais rester ici.

Mme BERNARD.

Vous ne sauriez faire plus de plaisir à monsieur et à moi.

M. BERNARD, *bas, à madame Bernard.*

Vous en avez menti, carogne, et vous savez bien le contraire.

LE BARON.

J'ai bien du regret, madame, de ne pouvoir pas profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai chez moi quelques dames de mes parentes, que je ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS.

Bon! tu te moques. Il a chez lui des dames, et nous avons des dames ici : joignons toutes nos dames ensemble. Çà, baron, sans façon, envoyons chercher les tiennes. Plus on est de fous, plus on rit.

M. BERNARD, *bas.*

Voilà un expédient admirable. J'enrage!

LE BARON.

Il faut donc que je les aille prendre moi-même.

M. BERNARD.

Fort bien.

LE BARON.

Vous le voulez absolument, au moins?

M. BERNARD.

Point du tout; et si cela vous gêne, je vous assure que de mon côté...

SCÈNE XII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

Monsieur, votre oisel est retrouvé, et n'an lui a rebouté sa calotte.

LE BARON.

Je ne vous dis point adieu, et nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS.

Dépêche, au moins; je ne me puis passer de toi.

SCÈNE XIII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS.

M. BERNARD, *bas, à madame Bernard.*

Morbleu, madame, vous êtes cause que je ne suis pas le maître chez moi.

Mme BERNARD.

Ne deviendrez-vous jamais raisonnable?

LE MARQUIS.

Il est bon homme, le baron. Un peu trop façonnier d'abord; cela n'est point du goût du siècle. Vivent, vivent, morbleu, les gens de chez nous, pour être francs et généreux! depuis que je suis à Paris, j'ai réformé moi seul la moitié de la cour.

Mme BERNARD.

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable.

LE MARQUIS.

Toujours un pied en l'air: et donc, ces belles, qu'en avez-vous fait?

Mme BERNARD.

Elles sont encore au jeu, et Mariane joue pour moi.

LE MARQUIS.

Vous avez quelques affaires ensemble, madame. Au moins, point de dépense superflue; nous avons plus d'un jour à vivre ensemble.

Mme BERNARD.

Que vous êtes badin!

M. BERNARD.

Le pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Non, sans façon. La pièce de boucherie, cela suffit. Vous avez la basse-cour, le gibier ne vous manque pas; il ne vous faut point d'autre extraordinaire. Adieu.

M. BERNARD.

Si j'étois bien le maître, tu n'aurois pas seulement du pain des valets.

SCÈNE XIV.

M. BERNARD, MADAME BERNARD.

Mme BERNARD.

Vous serez toujours de la même humeur, et désormais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD.

Non, morbleu, il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurai bientôt plus de quoi vivre.

Je voudrois déja que cela fût, pour ne plus voir tout ceci.

Mme BERNARD.

Mais vous prêchez toujours misère.

M. BERNARD.

C'est que vous m'y plongez dans la misère.

Mme BERNARD.

En vérité, monsieur, cela est horrible! et il semble que je ne sois devenue votre femme que pour être déshonorée dans le monde par vos manières.

M. BERNARD.

Eh ventrebleu, madame, je suis ruiné par les vôtres, moi.

Mme BERNARD.

Si vous saviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous?

M. BERNARD.

Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites?

Mme BERNARD.

Il n'y a pas jusques à vos paysans qui se plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

M. BERNARD.

Oui, morbleu! et je voudrois que les trous et

les ornières fissent casser le cou à tous ceux qui viennent ici.

Mme BERNARD.

Voilà de beaux souhaits, vraiment! Mais finissons. Ne venez-vous pas joindre la compagnie?

M. BERNARD.

Non, madame, et la compagnie ne me plaît pas.

SCÈNE XV.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LISETTE.

LISETTE.

Voilà madame la comtesse de Préfané qui s'en alloit en Bourgogne; elle vient de verser à cent pas d'ici.

Mme BERNARD.

La pauvre femme! n'est-elle point blessée?

LISETTE.

Non, madame; mais son carrosse est bien rompu.

M. BERNARD.

Eh bien! qu'on le raccommode.

LISETTE.

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

Mme BERNARD.

Je suis à demi consolée de cet accident, puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

M. BERNARD.

Quoi! vous allez...

Mme BERNARD.

Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité?

M. BERNARD.

Si l'on peut s'en dispenser!

Mme BERNARD.

Voilà ce que font vos trous et vos ornières.

M. BERNARD.

Vous êtes bien aise d'avoir cela à me dire, morbleu!

SCÈNE XVI.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN.

Bonjour, ma cousine.

Mme BERNARD.

Ah, ah! bonjour, chonchon, bonjour. Tenez, voilà votre cousin que vous allez faire bien aise. (*Elle rentre.*)

LE COUSIN.

Oh! je m'en doute bien. Bonjour, mon cousin.

M. BERNARD.

Bonjour... Courage!

LE COUSIN.

Voilà ma sœur, que j'ai amenée dans une carriole.

LA COUSINE.

Bonjour, mon cousin.

LE COUSIN.

Nous avons pensé mourir tous deux, et nous venons achever d'être malades chez vous.

M. BERNARD.

Comment donc?

LE COUSIN.

Nous venons un peu prendre l'air, pendant quinze jours ou trois semaines, pour nous remettre un peu.

M. BERNARD.

L'air de ce pays-ci ne vaut rien.

LA COUSINE.

Mon père dit qu'il est admirable.

LE COUSIN.

Je vous aurois bien amené mon autre sœur, avec mon petit frère; mais la carriole étoit trop petite, et ils ne viendront qu'après-demain, avec ma mère.

M. BERNARD.

Oui? (*bas.*) Maugrebleu de la chienne de parenté!

LE COUSIN.

Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, et puis nous irons voir ma petite cousine.

LA COUSINE.

Mais, mon frère, il faudroit prier mon cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

LE COUSIN.

Ah! oui. A propos, mon cousin, ma mère vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

M. BERNARD.

Morbleu! ceci passe la raillerie.

LA COUSINE.

Et quelquefois de petits poulets rôtis; mon frère le médecin l'a dit.

LE COUSIN.

Non pas, s'il vous plaît, ma sœur; de petites perdrix, de petites perdrix; et le médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux. N'est-ce pas, mon cousin?

(Le cousin et la cousine sortent.)

SCÈNE XVII.

M. BERNARD.

Ouais! je ne sais pas ce que cela signifie, mais il semble qu'on ait dessein de me faire pièce : de petits potages, de petits poulets, de petites perdrix. Ce grand nicodème de cousin m'a plus mis en colère que tout le reste, et cependant je n'ai jamais eu la force de le lui dire; mais c'en est trop. Allons, morbleu! une bonne résolution : je m'en vais être homme à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déja ici; il en arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE XVIII.

M. BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT.

Oh, palsanguoi! monsieur, vous ne querellerez plus tant; il viant de vous venir, morgué, une bonne aubaine : v'là ce que c'est de ne pas toujours tenir la porte farmée.

M. BERNARD.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Je veux dire que si vous avez ici bien du monde, vous avez, morguenne, aussi de quoi les nourir.

M. BERNARD.

Comment donc?

THIBAUT.

Un cerf qui est, morguoi, gros comme un âne viant d'arriver dans votre cour tout essoufflé; quoique vous m'ayais défendu de laisser entrer parsonne, je n'ai, pargué, pas été si sot que de li farmer la porte au nez. Je l'ai bravement laissé passer, je li ai bravement ôté mon chapiau, et j'ai dit à part moi : Bon, v'là de la provision pour cheux nous, et notre maître ne sera plus si enragé.

M. BERNARD.

Eh bien?

THIBAUT.

Hé bian, hé bian, le drôle s'est allé fourrer tout au fond de l'étable, darrière un tas de foin. Il croyoit être bian caché là; mais, morgué, il n'avoit pas affaire à un gniais. Je ne sis ni fou ni étourdi, voyez-vous; et crainte qu'il ne s'en retournît comme il étoit venu, avec un bon fusil, que j'ai été chercher dans la cuisine, je lui ai sanglé un bon chinfregniau par la face, et depis il n'a pas grouillé. Hé bian, morgué, jurerez-vous contre moi d'avoir laissé entrer sti-là?

M. BERNARD.

Non, vraiment; tu as bien fait, au contraire, et tu es un garçon de bon sens, pour le coup.

THIBAUT.

Ne vous boutez pas en peine : il n'est pas tout seul, il y a je ne sais combien de chiens qui jappont dans le village après d'autres, je gage; je m'en vas au bout de la petite ruelle, et tout autant qu'il en viendra, je les détornerai envars ici, et ils seront pris comme des sots. Jarnigué, que de pâtés j'allons avoir!

M. BERNARD.

Le ciel n'est pas tout-à-fait injuste, et cela ne pouvoit arriver plus à propos.

SCÈNE XIX.

M. BERNARD, NICOLE.

NICOLE.

Et qu'est-ce donc, monsieur? que voulez-vous faire de tous ces chiens-là? Est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin?

M. BERNARD.

Moi?

NICOLE.

Ils sont, je crois, plus de quarante, qui accom-

modont bian votre parterre et vos choux. Comme ils labouront! Il ne leur faut point de pioche.

M. BERNARD.

Ah, ciel! il ne me falloit plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE.

Il en est entré trois ou quatre dans ma cuisine, qui ont emporté la moitié de votre souper, que j'allois mettre à la broche.

M. BERNARD.

Comment donc, morbleu, jusqu'aux chiens, tout sera à bouche chez moi!

NICOLE.

Voirement, ce ne sont pas les chiens qui font le plus de désordre. Ils sont trois ou quatre grands escogriffes, et autant de valets, qui ne demandont qu'où est-ce? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

M. BERNARD.

Ah! que la vie de la campagne est une abominable vie!

SCÈNE XX.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE.

THIBAUT.

Oh, palsanguoi, en voilà bien d'une autre! ils voulont ravoir leur cerf à toute force; mais ils ne l'auront, morgué, pas.

M. BERNARD.

Ah, double chien! tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf!

THIBAUT.

Ils ne l'auront, morgué, pas, vous dis-je; ils me tueriont plutôt.

SCÈNE XXI.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, ces messieurs vous demandent.

M. BERNARD.

Quels messieurs? y a-t-il encore quelque chose de nouveau?

M. GRIFFARD.

Non, monsieur; ce sont ces chasseurs. Les voilà qui montent à la chambre de madame.

M. BERNARD.

Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

M. GRIFFARD.

Il n'y a plus que leurs gens.

M. BERNARD.

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là.

THIBAUT.

Oh, ventregué, ne vous boutez pas en peine; je leur tiandrai bian tête moi tout seul.

M. BERNARD.

Mon pauvre monsieur Griffard, je ne sais plus où j'en suis.

M. GRIFFARD.

Il faut mettre le feu à la maison.

M. BERNARD.

Écoutez, il ne me faudroit point trop presser là-dessus.

M. GRIFFARD.

Il faut le faire, vous dis-je.

M. BERNARD.

M'ont-ils bien fait du dégât?

M. GRIFFARD.

Bon, bon, vous ne savez pas tout : chiens, chevaux, maîtres et valets, tout restera ici jusqu'à demain matin, pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

M. BERNARD.

Ah! ah! je suis mort! et voilà de quoi abymer tout le village. Quoi, ventrebleu! des gens que je ne connois point!

M. GRIFFARD.

Ils vous connoissent bien, eux.

M. BERNARD.

Ils me connoissent? Comment le sais-tu?

M. GRIFFARD.

Cela vous fâchera, si je vous le dis.

M. BERNARD.

Eh! quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis?

M. GRIFFARD.

Ils disent que c'est pain bénit de venir ronger un homme de robe à la campagne, et qu'à Paris c'est vous qui rongez les autres.

M. BERNARD.

Les scélérats!

M. GRIFFARD.

Et je suis le plus trompé du monde, s'ils n'ont dessein de vous faire quelque pièce. J'ai entendu, par-ci par-là, de certaines choses...

M. BERNARD.

Oui! Oh, parbleu! c'est moi qui leur en vais faire une. Viens-t'en avec moi seulement.

M. GRIFFARD.

Comment?

M. BERNARD.

Cela part de là, vois-tu.

M. GRIFFARD.

Qu'est-ce que c'est?

M. BERNARD.

Viens-t'en avec moi, te dis-je. Pour cela, l'esprit est une belle chose! Ah! si je m'en étois avisé plus tôt, je me serois épargné bien des chagrins.

SCÈNE XXII.

M. BERNARD, LISETTE, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Monsieur, madame vous prie bien fort de venir, et elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tant de monde.

M. BERNARD.

La double masque, il lui sied bien de me vouloir plaisanter encore! Mais, ventrebleu, rira bien qui rira le dernier.

LISETTE.

Allez-vous venir, monsieur?

M. BERNARD.

Je m'en vais.... je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *seule.*

Par ma foi, il n'a pas trop de tort d'être fâché; et je lui trouve assez belle patience.

SCÈNE XXIII.

MARIANE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! vous quittez ainsi votre belle-mère?

MARIANE.

La tête me fend, Lisette; je ne puis résister à tant de fracas. En vérité, mon père a bien raison de n'aimer point la campagne; et, outre la dépense qu'il est obligé d'y faire, on n'y vit point assez tranquille.

LISETTE.

C'est à quoi je rêvois tout-à-l'heure. Mais songez-vous à écrire un mot à Éraste?

MARIANE.

Tu sais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

LISETTE.

Songez donc à le faire à présent. C'est un petit étourdi, qui fera quelque coup de sa tête s'il n'a point de vos nouvelles: vous savez qu'il vous l'a promis; il est homme à vous tenir parole; et,

dans le chagrin où est votre père, il ne feroit pas bon de l'irriter encore par cet endroit-là.

MARIANE.

Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre?

LISETTE.

Voyez! Le village est-il si grand, et aurai-je tant de peine à le trouver?

MARIANE.

Tu la lui porteras donc toi-même?

LISETTE.

Oui, je la lui porterai.

MARIANE.

Je vais l'écrire.

SCÈNE XXIV.

MARIANE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN.

Et où allez-vous comme ça, ma cousine? Venez çà, venez çà; j'ai quelque chose à vous dire, qui vous fera bien rire.

LISETTE.

Laissez-la aller, elle n'a pas le temps.

LE COUSIN.

Oh si fait, si fait.

MARIANE.

Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN.

J'ai trouvé en arrivant ici un petit jeune monsieur que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANE.

Paix, mon cousin.

LISETTE.

Mort de ma vie! ne parlez pas de cela.

LE COUSIN.

Oh! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde; et je vous ai fait signe je ne sais combien de fois, là-haut, que j'avois à vous parler en cachette.

MARIANE.

Je ne m'en étois point aperçue.

LE COUSIN.

Je suis secret, voyez-vous. Demandez, demandez à mes sœurs; j'ai toujours su toutes leurs petites affaires, et je n'en ai jamais rien dit ni à mon père ni à ma mère.

MARIANE.

Oh! mon cousin chonchon est un bon enfant.

LISETTE.

Eh bien! vous a-t-il reconnu, ce monsieur?

LE COUSIN.

S'il m'a reconnu? Il m'a tant fait de caresses, il

m'a tant embrassé! Allez, ce garçon-là m'aime bien, ma cousine.

MARIANE.

Oh! je le crois, mon cousin. Mais ne vous a-t-il rien dit?

LE COUSIN.

Il m'a demandé où j'allois. Je lui ai dit que je venois ici. Il m'a dit que j'étois un petit fripon qui me divertissois bien, et que j'avois toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vît seulement. Il prenoit ma sœur pour quelque maîtresse que je menois promener en *catimini*.

MARIANE.

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN.

Eh bien, ma cousine, il a voulu parier dix pistoles que je n'y venois pas, et j'ai parié que j'y venois, moi. L'honneur de ma sœur y étoit engagé, voyez-vous.

LISETTE.

Assurément.

LE COUSIN.

Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à me faire suivre, mais il n'a pas voulu; et pour plus de sûreté, il m'a dit qu'il alloit m'attendre à cette petite porte du jardin qui donne dans les champs, et que si

je ressortois par là, il verroit bien que je serois entré dans la maison.

MARIANE.

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN.

Eh bien! j'ai été ouvrir la porte, il est entré, et il m'a payé les dix pistoles.

LISETTE.

Cela est bien honnête.

LE COUSIN.

Oui, mais il a voulu avoir sa revanche.

LISETTE.

Et comment, sa revanche?

LE COUSIN.

Il a gagé que je ne vous viendrois pas dire qu'il est là; j'ai gagné, comme vous voyez, et il faut que vous veniez le lui dire, ma cousine, s'il vous plaît.

MARIANE.

Moi! que j'aille parler à un homme?

LISETTE.

Et que diantre! personne ne vous verra là; et puis voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin chonchon.

MARIANE

Allons-y donc, Lisette: au moins, ce n'est

que pour vous faire gagner la revanche de la gageure.

LE COUSIN.

S'il veut gager encore quelque chose, je lui donnerai son tout. Allez. Ne me ferez-vous pas gagner, ma cousine?

SCÈNE XXV.

THIBAUT, LISETTE.

THIBAUT.

Oh, par ma foi, le tour est drôle; ils ne s'attendent, morguenne, pas à ça.

LISETTE.

Quel autre incident est-ce encore ici?

THIBAUT.

Jarni, qu'il est bon là!

LISETTE.

A qui en as-tu?

THIBAUT.

Je ne sommes pu cheux nous, mon enfant, je sommes au cabaret.

LISETTE.

Au cabaret! Que veux-tu dire?

THIBAUT.

Oui, morgué, au cabaret. Tiens, notre maître et monsieur Griffard venont de plaquer une vieille

épée toute rouillée au-dessus de la porte, avec un bouchon de lierre, et ils ont griffonné au-dessous, avec un gros charbon : *A l'Épée royale.*

LISETTE.

En voici bien d'une autre.

THIBAUT.

Dame, c'est ici l'Épée royale, bon logis, à pied et à cheval. La maison est, morgué, bien achalandée, toujours.

LISETTE.

Courons avertir Mariane de l'extravagance de son père.

THIBAUT.

Vous varrez qu'il n'y viandra pu tant de monde.

SCÈNE XXVI.

M. BERNARD, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Cette invention est admirable.

M. BERNARD.

Nous allons voir des gens bien penauds.

THIBAUT.

Le diable m'emporte si vous n'avez plus desprit que li !

M. BERNARD.

Tu peux à présent laisser entrer tout le monde.

THIBAUT.

Moi! j'appellerai les passants, si vous voulez, et je gage que vous allez couper la gorge à tous les autres cabaretiers : ils ne gagneront pas de l'eau. V'là monsieur votre fils, qui ne se doute pas de la manigance.

SCÈNE XXVII.

M. BERNARD, DORANTE, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

Qu'est-ce, Dorante ? Vous voilà bien seul aujourd'hui? Vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE.

J'ai pris un peu les devants, mon père, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amène aujourd'hui.

M. BERNARD.

Pourquoi non ? Vous êtes le maître; on vous fait honneur et à moi aussi. Vous êtes-vous bien diverti? d'où venez-vous ?

DORANTE.

Le mieux du monde; et j'ai trouvé une occasion tout-à-fait avantageuse pour nous procurer des amis dans la province.

M. BERNARD.

J'en suis ravi, je vous assure; il est bon de connoître d'honnêtes gens.

DORANTE.

C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux gentilshommes qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sont à couteaux tirés pour une dispute qu'eurent autrefois leurs grands-pères.

M. BERNARD.

Voilà une querelle bien ancienne, et cela est glorieux à accommoder.

DORANTE.

Ces affaires-là font toujours honneur aux personnes chez qui elles se terminent.

M. BERNARD.

Assurément.

DORANTE.

J'appréhendois, mon père, que cela ne vous fît point autant de plaisir que cela me paroît vous en faire.

M. BERNARD.

Pourquoi cela?

DORANTE.

Je sais que vous n'aimez point la dépense.

M. BERNARD.

Oh! je suis bien changé depuis que vous ne m'avez vu. Sont-ils beaucoup?

DORANTE.

Huit ou dix de chaque côté.

M. BERNARD.

Ce n'est guère.

DORANTE.

Les uns vont arriver, et les autres seront ici demain matin.

M. BERNARD.

Oh çà, çà, je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE.

Ah, mon père ! que je vous ai d'obligation !

M. BERNARD.

Ce sont gens de bonne chère et de plaisir, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Oui, mon père, les plus honnêtes gens du monde.

M. BERNARD.

Tant mieux. Je suis à vous dans un moment, ne vous ennuyez pas.

SCÈNE XXVIII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part.*

Il va leur jouer quelque tour de maître Gonin. Tudieu, v'là un futé manœuvre. Il ne faut faire semblant de rien.

DORANTE.

Cela est admirable. Comme mon père est changé d'humeur depuis trois jours! Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire?

THIBAUT.

Oui, morgué, cela est tout-à-fait bouffon.

DORANTE.

Ne sais-tu point d'où vient un si prompt changement?

THIBAUT, *en riant.*

C'est que...

DORANTE.

A qui en a donc ce maroufle?

THIBAUT, *riant.*

Monsieur, c'est que... morgué, c'est un drôle de corps que votre père!

DORANTE.

Écoute, si tu me fais prendre un bâton!

THIBAUT.

Ne vous fâchez donc point, v'là vos hoberiaux qui arrivent.

SCÈNE XXIX.

DORANTE, TROIS HOBEREAUX, THIBAUT.

DORANTE.

Soyez les bien venus, messieurs. Qu'on mette les chevaux de ces messieurs à l'écurie.

I. HOBEREAU.

Savez-vous que vous êtes bien logé!

DORANTE.

La maison est assez agréable.

II. HOBEREAU.

Et le fief est bien noble, qui plus est.

DORANTE.

Oui, la terre est fort belle.

II. HOBEREAU.

Eh! à qui le dites-vous? Cette maison-ci devroit être à moi; et c'est feu mon grand-père qui l'avoit vendue au père de celui qui l'a vendue à monsieur votre père.

DORANTE.

Je le crois bien. Çà, messieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, et ne songeons ce-

soir qu'à nous divertir. Où sont donc ces autres messieurs ?

III. HOBEREAU.

Ils n'arriveront d'une bonne heure ; et comme leurs juments sont pleines, ils n'ont jamais voulu les faire galoper.

DORANTE.

Ne voulez-vous point vous débotter ?

I. HOBEREAU.

Non, s'il vous plaît, ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE.

Est-ce que vous êtes botté à cru ?

I. HOBEREAU.

Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur !

II. HOBEREAU.

Moi, je trouve qu'il n'y a rien de si commode que de ne se botter qu'avec des guêtres.

DORANTE.

Vous avez raison. Mais, mon père, quel équipage est-ce là ?

SCÈNE XXX.

M. BERNARD, *habillé en cuisinier*; DORANTE, LES TROIS HOBEREAUX, M. GRIFFARD.

M. BERNARD

C'est un déshabillé pour la cuisine.

DORANTE.

Comment! mon père...

M. BERNARD.

Sont-ce là ces messieurs ?

DORANTE.

Oui, mon père.

M. BERNARD.

Çà, vitement, dépêchons-nous, une chambre pour ces messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine, pour voir ce que vous mangerez?

I. HOBEREAU.

Vous vous moquez de nous, monsieur, et votre ordinaire nous suffit.

M. BERNARD.

A table d'hôte, je vous entends, tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît ?

DORANTE.

Mon père, que dites-vous là ? que faites-vous? quel est votre dessein ?

M. BERNARD.

Paix, mon fils, vous êtes une bête.

II. HOBEREAU.

Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés?

M. BERNARD.

C'est l'Épée royale, à votre service.

DORANTE.

Mon père!

M. BERNARD.

Il y a de bon vin, mais je le fais bien payer.

III. HOBEREAU.

C'est une pièce qu'on nous fait.

DORANTE.

Ah! je crève.

M. BERNARD.

Vous pouvez voir ailleurs, messieurs, on vous accommodera peut-être mieux; mais pour moi, je suis cher, je vous l'avoue.

DORANTE.

Je suis dans le dernier désespoir.

II. HOBEREAU.

La raillerie est un peu forte.

DORANTE.

Messieurs, ne prenez point, je vous conjure, pour...

II. HOBEREAU.

Mon petit gentilhomme cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE.

Mon cher monsieur de La Garannière!

II. HOBEREAU.

Qu'on bride mon cheval.

M. GRIFFARD.

En voilà déja un de parti.

DORANTE.

Monsieur de Trofignac, empêchez, de grace...

III. HOBEREAU.

Touchez là.

DORANTE.

Mon cher ami!

III. HOBEREAU.

Je vous assommerai avant qu'il soit peu.

DORANTE.

Ils sont en droit de me dire cent fois pis encore.

I. HOBEREAU.

Monsieur de l'Épée royale, vous aurez, au premier jour, les étrivières de ma façon.

DORANTE.

Ah! je n'ai plus de mesures à garder; me voilà déshonoré pour toute ma vie, et je ne dois songer qu'à mourir.

M. BERNARD.

Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

DORANTE.

Moi, votre fils ! A vos manières, je ne reconnois point mon père, et je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

M. BERNARD.

Les voilà pourtant partis, et l'Épée royale fait ces merveilles.

SCÈNE XXXI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Il n'y avoit point d'autre remède pour vous défaire de tous ces gens-là.

M. BERNARD.

Je voudrois bien savoir ce que dira madame ma femme de tout ceci.

M. GRIFFARD.

Oh ! vous le saurez, elle vous le dira à vous-même ; elle ne se contraint pas avec vous.

M. BERNARD.

Oui ; mais je serois ravi d'entendre ce qu'ils disent entre eux de l'invention que j'ai trouvée.

M. GRIFFARD.

Cela n'est pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

SCÈNE XXXII.

LISETTE, LA FLECHE, M. BERNARD, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Quoi! ce grand monsieur qui nous a trouvées dans le jardin?

LA FLÈCHE.

Oui, te dis-je, c'est l'oncle de mon maître, qui est capitaine des chasses de tout ce pays-ci. Il aime son neveu à la folie.

M. BERNARD.

Comment diable! voilà le valet d'Éraste; est-ce qu'Éraste seroit chez moi?

LA FLÈCHE.

Oh, par ma foi, voilà monsieur Bernard.

M. BERNARD.

Que fais-tu ici, coquin?

LA FLÈCHE.

Rien, monsieur: je demandois une chambre à cette fille pour mon maître.

M. BERNARD.

Une chambre pour ton maître!

LISETTE.

Oui, monsieur: Éraste est là-haut avec madame et mademoiselle votre fille.

M. BERNARD.

Éraste est avec ma fille !

LA FLÉCHE.

Oui, monsieur : mais je voudrois bien savoir où il couchera, pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD.

Comment, coquin !

LA FLÉCHE.

Savez-vous bien que vous tenez le plus beau cabaret de toute la route?

M. BERNARD.

Attends, attends, je m'en vais t'apprendre...

LA FLÉCHE.

Faites-moi toujours tirer chopine, je vous prie.

SCÈNE XXXIII.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LA FLECHE.

Mme BERNARD.

Ah bon Dieu, monsieur ! qu'est-ce que tout ceci? Ne rougissez-vous point de vouloir faire un cabaret de votre logis, et trouvez-vous que l'équipage où vous êtes convienne fort à un homme de votre caractère?

M. BERNARD.

Pourquoi non, madame? ne vaut-il pas autant

vendre mon vin à la campagne que de le faire vendre à pot dans Paris, comme la plupart de mes confrères?

Mme BERNARD.

Eh fi, monsieur!

M. BERNARD.

Je me moque de cela, et je ne veux point être ruiné.

Mme BERNARD.

Oh bien, monsieur, vous êtes plus près de l'être que vous ne vous l'imaginez : je n'entends point du tout les affaires ; mais il y a là-haut des gens en disposition de vous en faire une très mauvaise.

M. BERNARD.

Comment donc, madame, une mauvaise affaire?

SCÈNE XXXIV.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, ÉRASTE, LA FLECHE, M. GRIFFARD.

ÉRASTE.

Non, monsieur, n'appréhendez rien.

M. BERNARD.

Ah, ah! monsieur, que venez-vous faire chez moi? ne vous ai-je pas fait dire...?

ÉRASTE.

Écoutez-moi, s'il vous plaît, et vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous, assurément. La sottise qu'a faite un de vos valets de tuer un cerf qui s'étoit sauvé chez vous, et qu'on a trouvé caché dans votre écurie, suffiroit pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre; et je ne sais même si mon oncle ne risquera pas la sienne en ne poussant pas la chose. Cependant, monsieur, si vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre, il n'en sera jamais parlé.

M. BERNARD.

Non, monsieur, et je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achètera ma maison; car je m'en veux défaire.

ÉRASTE.

Qu'à cela ne tienne, monsieur; je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté, et vous y serez toujours le maître.

M. BERNARD.

Non, s'il vous plaît; et vous commencerez, dès aujourd'hui même, à en faire les honneurs et la dépense.

ÉRASTE.

De tout mon cœur.

M. BERNARD.

Eh bien! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ÉRASTE.

Allons rejoindre la compagnie: je voudrois bien qu'elle fût plus nombreuse.

Mme BERNARD.

Mais le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

ÉRASTE.

Nous accommoderons tout, madame, et ces messieurs qu'il avoit amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLÉCHE.

Mon maître n'est pas mal dans ses affaires : avec une jolie femme et une maison de bouteille, il aura plus d'amis qu'il ne voudra.

FIN DE LA MAISON DE CAMPAGNE.

L'ÉTÉ
DES COQUETTES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 12 juillet 1690.

PERSONNAGES.

ANGÉLIQUE.
LISETTE, suivante d'Angélique.
CIDALISE, amie d'Angélique.
DES SOUPIRS, maître à chanter.
L'abbé CHEUREPIED.
La comtesse de MARTIN-SEC.
M. PATIN, financier.
CLITANDRE.
JASMIN, laquais d'Angélique.
LA FLEUR, laquais de monsieur Patin.

La scène est dans la maison d'Angélique.

L'ÉTÉ
DES COQUETTES,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, madame, parlons un peu raison, s'il nous est possible.

ANGÉLIQUE.

Oh, ma chère enfant! laisse-moi en repos, je te prie; le seul mot de raison me fait mourir. A mon âge, faite comme je suis, je passerois pour folle dans le monde, si l'on me soupçonnoit seulement de savoir ce que c'est que la raison.

LISETTE.

Hé bien, soit; parlons donc caprice, puisque le terme de raison vous effarouche. Comment vous accommodez-vous de celui qui a pris à madame votre mère de vouloir vous faire épouser votre vieux cousin?

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. Ma mère me passe tant de bagatelles ; je serois bien injuste de ne lui pas souffrir au moins la liberté de vouloir de certaines choses.

LISETTE.

Quoi ! vous l'épouserez ?

ANGÉLIQUE.

Nullement.

LISETTE.

Et madame votre mère ?

ANGÉLIQUE.

Je serai toujours complaisante et soumise à ses volontés ; je me ferai un devoir de lui obéir aveuglément : mais je prendrai si bien mes mesures, que monsieur mon cousin ne voudra point de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de mieux imaginé.

ANGÉLIQUE.

Je ne regarde le mariage qu'avec frayeur ; ce que j'en entends dire me fait frémir ; c'est un engagement que mille personnes se repentent d'avoir pris, et dont aucune n'est satisfaite. Il n'est point de femmes qui s'en louent, et les plus modestes croient beaucoup faire de ne s'en pas plaindre.

LISETTE.

Ma foi, je ne suis pas de votre sentiment; ce que j'entends dire du mariage ne m'en dégoûte point du tout, et ce que j'en imagine me paroît tout-à-fait joli.

ANGÉLIQUE.

Tu feras bien de t'en tenir à l'imagination, pour n'être pas détrompée.

LISETTE.

Vous n'avez pas toujours été dans ce goût-là, et Clitandre...

ANGÉLIQUE.

Le temps du départ est venu bien à propos; sans le voyage d'Allemagne, j'aurois peut-être fait l'extravagance de l'épouser.

LISETTE.

Mais vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais : il ne m'ennuie pas tant qu'un autre; je lui trouve plus d'esprit, des manières plus tendres et plus insinuantes, la conversation plus enjouée, le cœur mieux fait...

LISETTE.

Vous aviez du plaisir à le voir?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Vous receviez ses lettres avec joie?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Son absence vous fait peine ?

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Les dangers où il peut être exposé vous causent de l'inquiétude ?

ANGÉLIQUE.

Beaucoup, je te l'avoue.

LISETTE.

Et vous ne savez si vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Non : il me semble que je n'aime personne.

LISETTE.

Mort de ma vie ! la voix publique est donc bien injuste !

ANGÉLIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Elle vous accuse d'aimer tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Non, de bonne foi, je n'aime personne : mais je suis ravie d'être aimée ; c'est ma folie, j'en demeure d'accord.

LISETTE.

C'est celle de toutes les jolies femmes, et vous êtes folle à meilleur titre que pas une.

ANGÉLIQUE.

Cependant je ne suis point coquette, et tout ce que je fais n'est que simple curiosité.

LISETTE.

Curiosité?

ANGÉLIQUE.

Oui: je me plais à connoître les différents effets que l'esprit et la beauté peuvent produire dans les cœurs.

LISETTE.

N'entre-t-il point aussi un peu de malice dans votre fait?

ANGÉLIQUE.

Quelquefois. Mon maître à chanter, par exemple, je ne serai point contente que je ne l'aie fait mettre aux petites-maisons.

LISETTE.

Vous lui fîtes passez dernièrement une bonne nuit sous vos fenêtres.

ANGÉLIQUE.

Si la pluie n'avoit cessé, je ne lui aurois donné audience qu'à onze heures du matin.

LISETTE.

Ma foi, madame, vous n'avez point de conscience : il étoit percé jusqu'aux os.

ANGÉLIQUE.

Ne suis-je pas heureuse de savoir me divertir de toutes sortes d'originaux ?

LISETTE.

Oui vraiment, et je commence à connoître qu'une fille d'esprit n'a jamais le loisir de s'ennuyer.

ANGÉLIQUE.

Il est bon de s'accommoder au temps et aux situations où l'on se trouve.

LISETTE.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Tant que durera la guerre, si l'on ne s'humanisoit un peu, on mourroit d'ennui tout l'été.

LISETTE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Il faut se faire une occupation dans la vie.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus louable.

ANGÉLIQUE.

J'y trouve une espèce de mérite même; on polit un homme de robe, on apprend à vivre à un

abbé, on met un jeune homme dans le monde, l'hiver vient insensiblement, et l'on se trouve dans son centre.

LISETTE.

Que la conduite est une belle chose !

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

De la part de monsieur Patin, madame.

ANGÉLIQUE.

Qu'on fasse entrer. Il m'envoie l'argent que je lui gagnai hier au soir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FLEUR.

ANGÉLIQUE.

Ton maître est bien exact.

LA FLEUR.

Il seroit venu lui-même, madame, mais il a eu ce matin des affaires au grand bureau.

ANGÉLIQUE *lit.*

« Vous m'avez ruiné, madame, et je ne puis « vous payer comptant que deux cents pistoles.

« Je vous envoie, pour nantissement des cent au-
« tres, un diamant que vous avez trouvé beau, et
« que je reprendrai pour mille écus toutes fois et
« quantes. Fait à Paris, en mon bureau, l'an de
« grace 1690, et du bail courant le troisième. »

CÉSAR-ALEXANDRE PATIN.

LISETTE.

Les beaux noms pour un financier !

ANGÉLIQUE.

Voilà des manières tout-à-fait galantes.

LISETTE.

Et très solides. Il y a peu de gens qui puissent écrire si noblement.

ANGÉLIQUE.

Prenez cette bourse, Lisette, et donnez dix louis à ce valet-de-chambre.

LA FLEUR.

Voilà le diamant, madame.

ANGÉLIQUE.

Dis à ton maître que je veux souper ce soir avec lui. S'il ne vient pas, nous nous brouillerons ensemble.

LISETTE.

César-Alexandre Patin est un financier fort bon à décrasser, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi qu'il est redevable du peu de no-

blesse qu'il commence à mettre dans ses manières.

LISETTE.

Eh, madame ! voilà Cidalise. Il y a mille ans que vous ne l'avez vue.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh bonjour, mon aimable petite ! Et d'où sortez-vous ?

CIDALISE.

J'aurai tout le temps de vous le dire ; je viens passer avec vous toute la journée.

ANGÉLIQUE.

J'en suis ravie !

LISETTE.

Nous ne nous ennuierons pas aujourd'hui.

CIDALISE.

Nous dînerons aux bougies, premièrement ; j'ai des chagrins que je veux dissiper par quelque plaisir extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

Tu seras contente. Es-tu mariée ?

CIDALISE.

Le ciel m'en préserve !

ANGÉLIQUE.

Et ton vieux tuteur est-il mort ?

CIDALISE.

Non : c'est un tuteur éternel.

ANGÉLIQUE.

Te veut-il toujours épouser?

CIDALISE.

Il me persécute plus que jamais.

ANGÉLIQUE.

Me hait-il toujours ?

CIDALISE.

En perfection : il est pour vous ce que votre mère est pour moi.

ANGÉLIQUE.

Ma mère est à la campagne.

CIDALISE.

Et mon persécuteur aussi.

LISETTE.

L'heureuse rencontre !

CIDALISE.

Lisette, donne cette pistole à mes porteurs; tant qu'elle durera, qu'ils ne sortent point du cabaret.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ma chère enfant, comment vont tes affaires ?

CIDALISE.

Tout-à-fait mal, et je suis à la veille de prendre le parti d'un couvent.

ANGÉLIQUE.

Le parti d'un couvent !

CIDALISE.

Quand on ne peut vivre heureusement au monde, n'est-ce pas être sage d'y renoncer ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! qui t'empêche d'être heureuse ?

CIDALISE.

Le testament de mon père, qui m'attache à ce que je hais, et qui ne me permet pas d'être à ce que j'aime.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tu t'amuses à aimer ? Es-tu folle ? à ton âge aimer ! tu n'y songes pas.

CIDALISE.

Comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas que tu te trouves malheureuse.

CIDALISE.

Est-ce que tu n'aimes pas, toi ?

ANGÉLIQUE.

Non vraiment. Je souffre qu'on m'aime; et quand je ne me fâche point de me l'entendre dire, je prétends qu'on m'a grande obligation.

CIDALISE.

Nous ne nous ressemblons donc guère; car, pour moi, je sais toujours gré aux personnes qui m'aiment; et, de tous ceux qui me l'ont dit, je n'ai jamais haï que mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Tu as donc grand nombre d'amants ?

CIDALISE.

Oui, mais je n'en aime qu'un; et s'il m'aime toujours, je l'aimerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et quel est cet heureux mortel ?

CIDALISE.

Tu ne le connois pas.

ANGÉLIQUE.

Peut-être : on le nomme ?

CIDALISE.

Je n'ai rien de caché pour toi, on l'appelle Clitandre.

ANGÉLIQUE.

Clitandre, dites-vous?

CIDALISE.

Tu le connois?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas impossible qu'il y ait plus d'un Clitandre dans le monde.

CIDALISE.

Celui que je connois est le vrai Clitandre : mais son nom m'a paru vous embarrasser; vous le connoissez assurément.

ANGÉLIQUE.

C'est un jeune homme assez bien fait.

CIDALISE.

Tout des mieux faits.

ANGÉLIQUE.

Spirituel et de bon goût.

CIDALISE.

Plein d'esprit et de délicatesse.

ANGÉLIQUE.

D'une conversation agréable.

CIDALISE.

Qui ne m'a jamais ennuyée.

ANGÉLIQUE.

Il est de famille de robe.

CIDALISE.

Oui, mais il ne laisse pas d'aller à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Volontaire.

CIDALISE.

Vous le connoissez; c'est lui-même. Parlez, m'est-il fidèle ? ne me déguisez rien. Me trompe-t-il ? vous le savez.

ANGÉLIQUE.

Mais vraiment, à ce compte, il faut qu'il trompe l'une de nous deux.

CIDALISE.

Ah ! je suis la malheureuse, il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Il me le juroit encore la veille de son départ.

CIDALISE.

La veille de son départ !

ANGÉLIQUE.

Il n'y a guère plus d'un mois.

CIDALISE.

Un mois, dites-vous ? Ah ! je respire. Vous êtes la plus trompée ; il n'y a que quinze jours qu'il s'en est allé.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

CIDALISE.

Tout le monde le croyoit parti, comme vous; mais il a été quelque temps caché dans une maison voisine de la nôtre, dont les fenêtres répondoient aux miennes.

ANGÉLIQUE.

Cela est fort passionné. Et que faisoit-il dans cette maison?

CIDALISE.

Il passoit les jours à m'écrire, et les nuits à m'entretenir.

ANGÉLIQUE.

Ah! je n'en appelle plus. Je suis la sacrifiée: voilà filer le parfait amour.

CIDALISE.

Tu vas être en colère contre moi?

ANGÉLIQUE.

Moi, mon enfant? Je donnerois tous les hommes du monde pour une amie. Un amant de moins n'est pas une affaire, et ma cour n'est que trop nombreuse.

CIDALISE.

Que tu es heureuse!

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre petit maître à chanter, madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne prendrai point de leçon aujourd'hui.

LISETTE.

Ah, madame! ne lui faites pas perdre son étalage. Il est paré, poudré, beau comme un Adonis; il a du blanc, du rouge, et des mouches.

CIDALISE.

Ah, ma bonne! en faveur du rouge et des mouches, il ne faut pas le renvoyer. Il nous réjouira.

LISETTE.

Ce seroit un petit homme à s'aller pendre.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne suis point en humeur de chanter, Lisette.

LISETTE.

Qu'importe? il vous fredonnera quelques airs nouveaux.

CIDALISE.

Je serai ravie de l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Les cœurs tendres sont pour la musique : qu'il entre.

CIDALISE.

Clitandre te tient au cœur : quelque mine que tu fasses, tu es fâchée contre moi.

ANGÉLIQUE.

Eh! fi, fi, tu te moques. Moi, fâchée pour la perte d'un soupirant! j'en ai tous les jours une vingtaine de renvoi dans mon antichambre. Approchez, monsieur Des Soupirs, approchez.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, DES SOUPIRS, LISETTE.

CIDALISE.

Ah, ma bonne! quel excès de magnificence! je croyois que la danse seule pouvoit suffire à de si grands airs.

ANGÉLIQUE.

La danse a tenu quelque temps le haut du pavé; mais monsieur Des Soupirs fait prendre le pas devant à la musique.

LISETTE.

Ah! cela n'est-il pas juste? c'est la musique

qui fait aller la danse ; mais la danse ne fait point chanter la musique.

CIDALISE.

C'est une vérité incontestable.

LISETTE.

Assurément ; et par toutes sortes de raisons les chevaliers de C sol ut doivent l'emporter sur les marquis de la capriole.

DES SOUPIRS.

Je me suis donné un carrosse depuis quelques jours, madame.

ANGÉLIQUE.

Un carrosse, monsieur Des Soupirs ! voilà une matière belle pour la médisance. Combien de femmes vont être soupçonnées d'avoir part à cet équipage !

DES SOUPIRS.

Vous ne sauriez croire, madame, tous les contes qui s'en font déja, et les plaisanteries qu'on m'en dit à moi-même.

CIDALISE.

Elles n'ont rien de désavantageux pour vous, et vous êtes toujours le héros de tous les contes qu'on peut faire.

DES SOUPIRS.

Madame !

LISETTE.

Mais vous ne parlez point à monsieur de son teint. Où le prend-il, madame? On peut dire qu'aussi bien que les mouches il est assurément de la bonne faiseuse.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, folle.

LISETTE.

Monsieur Des Soupirs est bon prince, madame : il entend raillerie autant qu'homme du monde.

CIDALISE.

Mais voyez donc, madame, qu'il est bien fait, et qu'il a bon air!

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il soutient spirituellement tous les compliments qu'on lui fait!

DES SOUPIRS.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Comment, ma chère! c'est son moindre talent que la musique.

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il y a de délicatesse dans tout ce qu'il dit!

LISETTE, *à part.*

Voilà un pauvre petit diable en bonne main.

DES SOUPIRS.

A vous parler naturellement, madame, je n'ai jamais regardé la musique que comme un amusement.

ANGÉLIQUE.

N'a-t-il pas raison?

DES SOUPIRS.

J'étois né pour toute autre chose; mais je ne me repens point du parti que j'ai pris, puisqu'il me donne quelquefois les moyens d'être auprès de madame.

CIDALISE.

Ah! voilà du plus tendre et du plus délicat.

ANGÉLIQUE.

Malgré la guerre et la saison, je ne manque pas de fleurettes, comme tu vois.

DES SOUPIRS *chante.*

Le printemps de Paris chassera les plumets,
Les ardeurs de l'été feront tarir la Seine;
Mais sans adorateurs jamais
Nulle saison ne surprendra Climène.

ANGÉLIQUE.

Ah! que cela est joliment tourné!

CIDALISE.

C'est un impromptu, je crois.

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Climène, c'est moi, apparemment?

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

CIDALISE.

Je ne croyois pas que monsieur Des Soupirs fît des vers.

LISETTE.

Cela vous étonne? Fou, musicien et poëte, qui dit l'un dit l'autre : c'est la même chose.

CIDALISE.

Poëte et musicien! Il pourroit faire tout seul un opéra.

ANGÉLIQUE.

Ne pensez pas railler; il réussiroit mieux qu'un autre.

CIDALISE.

Je ne raille point.

ANGÉLIQUE.

Allons, monsieur Des Soupirs, chantez-nous quelque air nouveau, je vous prie, de votre composition.

DES SOUPIRS.

Voulez-vous prendre votre téorbe, madame?

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois.

DES SOUPIRS.

Vous ne chanterez pas, madame?

ANGÉLIQUE.

Non, je vous prie de m'en dispenser.

LISETTE.

La voix de madame a la migraine. Chantez.

DES SOUPIRS *chante.*

Que je hais la clarté du jour!
Que cette nuit m'a paru belle!
Favorable à mon tendre amour,
Elle m'a fait revoir ma bergère fidèle;
Et le soleil, par son retour,
M'a forcé de m'éloigner d'elle.

LISETTE.

Ma foi, vous fûtes pourtant bien mouillé, et le soleil ou un fagot ne vous auroient point incommodé.

DES SOUPIRS.

Cet endroit n'exprime-t-il pas bien le chagrin qu'on a de quitter ce qu'on aime?

Et le soleil, etc.

ANGÉLIQUE.

Cela est parfait.

DES SOUPIRS.

Les paroles, que vous en semble?

CIDALISE.

Elles sont d'une grande beauté.

ANGÉLIQUE.

Et tout-à-fait dans la nature.

DES SOUPIRS.

Elles sont vraies, du moins, et je sais la chose d'original.

CIDALISE.

Je l'entends ; il en est l'auteur et le sujet.

DES SOUPIRS.

Madame...

ANGÉLIQUE.

Avec quelle modestie il s'en défend ! Au moins, monsieur Des Soupirs, je veux que vous me donniez cet air.

DES SOUPIRS.

Quand il vous plaira, madame.

CIDALISE.

J'en retiens un; mais je veux savoir l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Entrez dans mon cabinet, et faites-en deux copies en attendant qu'on nous serve. Vous dînerez avec nous.

DES SOUPIRS.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Conduisez-le dans mon cabinet, Lisette; il y trouvera tout ce qu'il lui faut.

LISETTE.

Allons, venez, petit fripon. Cela est plus heureux qu'un honnête homme.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

CIDALISE.

Tu n'es pas bonne, au moins.

ANGÉLIQUE.

Te crois-tu meilleure que moi?

CIDALISE.

Je n'ai fait que te seconder.

ANGÉLIQUE.

Tu vois les plaisirs innocents que je me donne pendant l'absence du beau monde?

CIDALISE.

Ils sont innocents, il est vrai : mais penses-tu qu'on les regarde du bon côté? Ces petits messieurs sont fanfarons; ils ont trop peu d'esprit pour s'apercevoir qu'on les raille, et trop bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'on les aime. Ils se font un honneur de le publier, et ne

trouvent que trop de personnes qui, par bêtise ou par malice, sont faciles à persuader.

ANGÉLIQUE.

Ah! que la morale a bonne grace dans ta bouche, et que tu fais bien des réflexions! Nous verrons, l'hiver qui vient, de tes maximes sur les écrans.

CIDALISE.

Fort bien, et l'on fera peut-être un tableau d'almanach de tes aventures.

ANGÉLIQUE.

J'en serois ravie; cela me feroit connoître à mille gens qui ne savent pas que je suis au monde.

SCÈNE IX.

CIDALISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Des Soupirs est content comme un petit roi, madame. Il est entré mystérieusement dans votre cabinet comme si je l'eusse fait cacher, et je gagerois qu'il prend ceci pour une aventure dans les formes.

CIDALISE.

Tu vois que mes réflexions sont assez justes.

ANGÉLIQUE.

Je viens d'entendre arrêter un carrosse.

LISETTE.

C'est monsieur l'abbé, je l'ai vu par la fenêtre.

CIDALISE.

Quoi! tu donnes dans les abbés, ma bonne, toi qui ne pouvois les souffrir?

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je demeure seule? Faute de meilleure compagnie, on s'accoutume à ces messieurs-là.

LISETTE.

Oh! celui-ci n'est pas comme un autre; il n'a point de bénéfice, et il n'a pris le petit collet que pour ne point marcher à l'arrière-ban.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, il va venir.

LISETTE.

Bon, bon, madame; avant qu'il ait consulté son petit miroir de poche, mordu ses lèvres, arrangé les boucles de sa perruque, et pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure, il en a pour un bon quart d'heure sur l'escalier.

CIDALISE.

La plupart des jeunes abbés sont fous de leur ajustement.

LISETTE.

Jeune, madame? Celui-ci a cinquante bonnes années, et je ne désespère pourtant pas qu'au

premier jour, pour toucher le cœur de madame, il n'arbore le plumet, et ne se fasse cornette de cavalerie, s'il ne peut d'abord être capitaine.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu te taire? le voici.

CIDALISE.

Ah, ma chère enfant! c'est le frère de mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Sauve-toi vite dans ma chambre: il ne t'a point vue; je ne tarderai pas à m'en débarrasser. Eh bien! Lisette, vous n'avez donc point dit là-bas que je ne voulois pas être au logis, et l'on me laisse monter tout le monde?

LISETTE.

C'est monsieur l'abbé Cheurepied, madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne dis plus rien, et l'ordre n'étoit pas pour lui.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Je me donnerois cet ordre à moi-même si je croyois que ma présence vous fût importune, madame.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, monsieur l'abbé, vous êtes

bien persuadé qu'elle fait plaisir, qu'on ne vous voit jamais autant de temps que l'on voudroit. Mais quelle métamorphose! je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu : cette perruque alongée, le justaucorps violet-bleu, la veste brodée. Vous allez à la campagne, apparemment?

L'ABBÉ.

Non pas, madame.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pour demeurer à Paris vous vous mettez en habit de chasse?

L'ABBÉ.

Ce n'est point un habit de chasse, madame.

LISETTE.

Et ne voyez-vous pas bien, madame, que c'est son habit à bonnes fortunes?

ANGÉLIQUE.

Vous perdez l'esprit, Lisette.

L'ABBÉ.

Eh! laissez-la dire, madame; ces petites libertés font plaisir.

LISETTE.

Mais aussi, n'ai-je pas raison? Il faut être tout un ou tout autre. Monsieur l'abbé, dans cet équipage, n'a l'air ni d'un bénéficier ni d'un homme d'épée, et il n'y a personne qui ne le prenne pour un animal amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par là, madame, que je tâche de m'accommoder à votre goût, et je m'éloigne autant qu'il m'est possible du petit collet et du manteau.

ANGÉLIQUE.

Vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

LISETTE.

Ma foi, madame, le petit collet et le manteau ne gâtent rien : on se repent quelquefois de s'en être défait; et c'est une espèce de housse, qui fait souvent honneur à ceux qui la portent.

L'ABBÉ.

Lisette est franche, madame, et il seroit à souhaiter pour moi que vous fussiez aussi sincère.

ANGÉLIQUE.

Vous doutez que je le sois, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ.

Vos sentiments sont impénétrables, madame : on ne sait jamais comme on est avec vous.

ANGÉLIQUE.

Est-il si difficile de vous en apercevoir? et ne voyez-vous pas que vous y êtes autant bien qu'une personne de votre caractère y doit être?

L'ABBÉ.

Une personne de mon caractère! Ah! madame, je n'ai point encore de caractère.

LISETTE.

C'est un jeune enfant qui ne sait à quoi se déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, madame, j'attends vos résolutions pour prendre les miennes : expliquez-vous, je vous prie. Vous ne me dites mot, mes beaux yeux, mes beaux sourcils, ma belle reine.

LISETTE.

Monsieur l'abbé a raison, Reprendra-t-il la housse? voulez-vous qu'il se fasse mousquetaire? Il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la mollesse, et de donner un guerrier de plus à l'état.

ANGÉLIQUE.

Ah! les belles malines, Lisette!

LISETTE.

Ah! que la réponse est juste!

ANGÉLIQUE.

Que je les voie de près, monsieur l'abbé, je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles sont assez bien choisies.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous?

ANGÉLIQUE.

Ah ! je n'en puis plus : un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle reine !

ANGÉLIQUE.

Un fauteuil, je me meurs ! Ah ! ah !

LISETTE.

Madame !

L'ABBÉ.

Quel mal imprévu...?

ANGÉLIQUE.

Éloignez-vous de moi, monsieur l'abbé ; vous avez des odeurs. Ah !

L'ABBÉ.

Ce n'est que de la poudre de Chypre, madame.

ANGÉLIQUE.

Et c'est un poison qui me fait mourir. Sortez d'ici, je vous prie. Ah !

L'ABBÉ.

Mais il me semble que...

LISETTE.

Eh ! les vilains abbés avec leur poudre ! ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux dames.

L'ABBÉ.

Mais, vraiment, j'en ai toujours ; et ce n'est

que d'aujourd'hui que madame m'en fait reproche. Je m'étonne, pour moi...

LISETTE.

Le beau sujet d'étonnement ! Les femmes sont capricieuses; ne faut-il pas que leurs vapeurs le soient aussi ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! me voilà malade pour quinze jours ! Ah ! monsieur l'abbé, vous êtes un cruel homme ! Eh ! sortez, encore une fois, si vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je suis au désespoir.

LISETTE.

Eh ! sortez : vous vous désespèrerez dans la rue.

L'ABBÉ.

Que je suis malheureux !

LISETTE.

Sans cela, nous allions peut-être savoir les sentiments qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me passe.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ah !

LISETTE.

Eh ! sortez donc, monsieur; vous empestez cet appartement. Voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde ? Ah ! ah !

L'ABBÉ.

La maudite poudre! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE.

Vous ferez fort bien. Adieu ; allez prendre l'air dans la plaine.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Est-il parti?

LISETTE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Va-t'en le dire à Cidalise.

LISETTE.

Ah, ah! et les vapeurs sont-elles passées?

ANGÉLIQUE.

Les vapeurs! Ah! que tu es bonne! Est-ce que je suis sujette aux vapeurs? et m'en as-tu jamais vu?

LISETTE.

Quoi! la poudre de Chypre...?

ANGÉLIQUE.

Il falloit se débarrasser de cet importun. L'idée des vapeurs m'est venue, je m'en suis servie.

LISETTE.

La jolie chose que l'esprit d'une femme ! Par ma foi, j'ai si bien cru vos vapeurs véritables, qu'il a pensé m'en prendre par compagnie.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame la comtesse de Martin-Sec, madame.

ANGÉLIQUE.

Ah ! l'ennuyeuse créature !

LISETTE.

Elle ne vous ennuiera qu'autant que vous voudrez, et un petit trait de vapeurs vous en fera raison.

ANGÉLIQUE.

Va, va-t'en avertir Cidalise.

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bonjour, ma mignonne. Eh bon Dieu ! quel abandonnement ! quelle disette de compagnie ! Avec plus de mérite que femme du monde, on vous trouve aussi esseulée qu'un favori disgracié.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez les tristes effets de la guerre, madame.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, si elle continue, je prévois que pour ne pas s'ennuyer tout l'été, il faudra prendre le parti de faire un voyage sur la frontière.

ANGÉLIQUE.

Où aller? servir volontaire dans quelque régiment de faveur : cela seroit-il de votre goût, madame?

LA COMTESSE.

Vous pensez railler; mais si, sans choquer la bienséance, on pouvoit prendre un habit d'homme, je vous jure que je serois déja partie.

ANGÉLIQUE.

Vous avez un cœur de héros.

LA COMTESSE.

Ah! voilà Cidalise.

SCÈNE XIV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

Quelle heureuse rencontre pour moi, madame!

LA COMTESSE.

Ma chère enfant, que j'ai de joie à vous voir!

ANGÉLIQUE.

Je vous croyois à la campagne, madame.

LA COMTESSE.

J'en suis revenue d'hier au soir; et désert pour désert, j'aime autant Paris que mon château.

ANGÉLIQUE.

On dit que c'est un si beau lieu, madame.

LA COMTESSE.

Oui; mais les lieux ne me paroissent charmants qu'autant que j'y vois ce que j'aime.

CIDALISE.

Ah! qu'elle a bien raison!

LA COMTESSE.

Ma maison n'a plus d'agrément pour moi. Il est parti, le pauvre enfant; et jusqu'à son retour, qui est le temps que nous avons pris pour nous épouser, je n'aurai point de vrai plaisir dans la vie.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne m'étonne plus, madame, que vous soyez autant dans le goût d'aller visiter la frontière. Votre amant est à l'armée, selon toutes les apparences.

LA COMTESSE.

Il n'y peut pas encore être arrivé. Malgré son devoir, l'amour l'a retenu long-temps auprès de moi. Il n'est parti que d'hier après midi.

CIDALISE.

Il n'est parti que d'hier, madame ?

LA COMTESSE.

Que d'hier. C'est ce qui m'a fait prendre le dessein de revenir ici.

ANGÉLIQUE.

Nous profiterons de son absence.

CIDALISE.

Se mettre si tard en campagne, c'est un peu sacrifier sa gloire à son amour.

LA COMTESSE.

Je demeure d'accord que ce garçon-là m'aime extraordinairement.

ANGÉLIQUE.

Il paroît dans sa conduite autant de prudence que de passion.

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Il a pris des mesures fort justes, et, pour peu qu'il fasse diligence, il arrivera tout à propos pour voir séparer l'armée.

CIDALISE.

C'est peut-être lui qui porte les ordres pour la faire entrer en quartier d'hiver.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours de la même humeur, et,

pour ne pas perdre un bon mot, vous sacrifieriez toute la terre : mais vous changeriez bien de langage et de sentiments si je vous avois dit qui c'est.

ANGÉLIQUE.

Nous le connoissons donc, madame ?

LA COMTESSE.

Pour Cidalise, je ne sais; mais pour vous, vous ne connoissez autre.

ANGÉLIQUE.

Trop de curiosité seroit indiscrète.

LA COMTESSE.

Pourquoi ? ce n'est point un mystère, et nos affaires sont dans une situation à n'être pas longtemps secrètes. C'est Clitandre.

CIDALISE.

Clitandre, juste ciel !

ANGÉLIQUE.

Clitandre ?

LA COMTESSE.

Lui-même. D'où vient votre étonnement ?

CIDALISE.

Jamais surprise ne fut pareille à la mienne. Clitandre !

LA COMTESSE.

Oui, oui, Clitandre. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant ?

CIDALISE.

Je n'en puis revenir.

ANGÉLIQUE.

Moi, je ne puis m'empêcher d'en rire. Nos fortunes sont pareilles, à ce que je vois.

LA COMTESSE.

Comment, comment donc ? Qu'est-ce que cela signifie ?

ANGÉLIQUE.

Que vous vous confiez à vos rivales, madame.

LA COMTESSE.

A mes rivales !

ANGÉLIQUE.

Ne vous en fâchez point, madame; ce seroit à nous de nous plaindre. Depuis un mois il est parti pour moi, il y a quinze jours qu'il fit ses adieux à Cidalise, et ce n'est que d'hier qu'il prit congé de vous : il semble que vous n'êtes pas la plus maltraitée.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ANGÉLIQUE.

Ce petit gentilhomme fera une belle campagne cette année.

LA COMTESSE.

Assurément, il fera une belle campagne; et je n'ai rien épargné pour son équipage.

CIDALISE.

Pour son équipage, madame ?

LA COMTESSE.

Oui vraiment, pour son équipage.

ANGÉLIQUE.

Pour son équipage? ah! il n'y a pas le mot à dire, et ce n'est pas sans raison qu'il a quitté madame la dernière.

LA COMTESSE.

Je ne donne point dans vos plaisanteries, et je sais ce qu'il faut que j'en pense.

ANGÉLIQUE.

Il n'est peut-être pas encore bien parti, et dans quinze jours je ne désespère pas que quelqu'une de nos amies ne nous vienne apprendre de ses nouvelles. C'est un petit volontaire qui sert les dames par quinzaine.

CIDALISE.

Non, je déteste tous les hommes, et je n'en verrai de ma vie que pour les mépriser et me moquer d'eux.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà monsieur Patin, madame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ce monsieur Patin, ma mignonne?

LISETTE.

C'est un soupirant d'été, madame, qui ne va point sur la frontière.

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE, M. PATIN.

M. PATIN.

Vous ne m'attendiez que ce soir, madame, mais je me dérobe à mes affaires pour me donner tout entier au plaisir d'être auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Vous venez fort à propos, monsieur Patin, et notre petit cercle avoit besoin d'un chapeau.

M. PATIN.

Je suis ravi de trouver si bonne compagnie, et ces dames, je crois, voudront bien être de la partie que je viens vous proposer.

LA COMTESSE.

Quelle partie? Il faut savoir auparavant ce que c'est.

M. PATIN.

C'est un petit régal que j'espère ce soir avoir l'honneur de donner à madame dans ma maison de campagne, qui n'est qu'à demi-lieue d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi! toujours régal sur régal; tous les jours des cadeaux, et des présents même. Je ne parle point de ce que vous perdez au jeu; mais en vérité, monsieur Patin, vous vous jetez dans une dépense effroyable, et il faut être ce que vous êtes pour la soutenir.

M. PATIN.

Vous moquez-vous, madame? Ce ne sont là que des bagatelles.

LISETTE.

Eh, madame! ces messieurs les financiers entendent bien leurs affaires; et s'ils font en été si grosse dépense avec les dames, ils ont pendant l'hiver en revanche tout le temps de se ménager.

M. PATIN.

Oh! pour moi, l'hiver et l'été, je vais toujours le même train.

CIDALISE.

Vous êtes heureux d'y pouvoir suffire.

SCÈNE XVII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame, il y a là-bas un monsieur dans une chaise qui demande si vous êtes au logis.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le connois point?

JASMIN.

Il a le nez dans un manteau, et il prend grand soin de se cacher.

ANGÉLIQUE.

Voyez ce que c'est, Lisette.

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN.

LA COMTESSE.

C'est quelque aventure d'été, ma mignonne.

ANGÉLIQUE.

Je le voudrois, nous nous en réjouirions, et cela tireroit peut-être Cidalise de sa mauvaise humeur.

CIDALISE.

Ne m'en fais point la guerre; elle ne durera pas, je t'en réponds, et j'aurai bientôt pris mon parti.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN.

DES SOUPIRS.

Madame, voilà les deux copies que vous m'avez demandées.

M. PATIN.

Ah, ah! et voilà monsieur Des Soupirs. Il sera des nôtres, madame; ne le voulez-vous pas bien?

ANGÉLIQUE.

De tout mon cœur; dans un repas, rien ne me fait tant de plaisir que la musique.

M. PATIN.

Nous en aurons, madame, et de la meilleure.

DES SOUPIRS.

J'ai fait un air sur les paroles que vous m'avez envoyées, monsieur.

M. PATIN.

Eh bien! est-il joli? est-il joli?

DES SOUPIRS.

Vous en allez juger, si vous voulez, et madame, peut-être, voudra bien l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Volontiers. Aussi bien ces dames sont rêveuses; la conversation languit : une chanson leur fera plaisir.

DES SOUPIRS.

« Vous qui faites tous vos plaisirs
« De régner dans le cœur des belles,
« Il faut, pour vous faire aimer d'elles,
« Autres choses que des soupirs.
« Sans cadeaux et sans promenades,
« L'amour les tient peu sous ses lois;
« Et sans Crenet et la Guerbois,
« Ce dieu n'a que des plaisirs fades. »

M. PATIN.

Eh bien! mesdames, cette chanson est de bon sens, qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Elle est fort de mode, je vous assure.

LA COMTESSE.

Et elle donne de l'appétit, même.

CIDALISE.

Oui, Crenet et la Guerbois; cela est de bon goût.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Lisette... Oh! parlez haut; je ne hais rien tant que le mystère.

LISETTE.

Eh bien, madame, c'est Clitandre qui arrive de l'armée incognito.

LA COMTESSE.

Clitandre, dit-elle?

ANGÉLIQUE.

Vous l'aviez deviné, madame; c'est une aventure d'été. Je vous disois bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait parti.

CIDALISE.

En vérité, c'est pousser l'impudence un peu trop loin, et pour moi, je ne le veux point voir.

LA COMTESSE.

Oh! si c'est lui, je veux l'attendre, moi, pour le dévisager.

LISETTE.

Que vous a-t-il donc fait, madame?

M. PATIN.

Quel est cet incident, je vous prie?

ANGÉLIQUE.

Vous l'allez savoir. Lui avez-vous dit qu'il y avoit compagnie?

LISETTE.

Non, madame.

ANGÉLIQUE.

A la bonne heure. Entrez tous dans ma chambre, et n'en sortez que bien à propos. Faites-le monter, Lisette, et ne l'avertissez de rien.

CIDALISE.

Mais quel est ton dessein?

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que vous voulez faire; mais si c'est Clitandre, je ne prétends pas qu'il m'échappe.

ANGÉLIQUE.

Vous serez contente; faites seulement ce que je vous dis. Passez vite, monsieur Des Soupirs.

M. PATIN.

Faut-il me cacher aussi, moi, madame? je suis de taille difficile à cacher.

ANGÉLIQUE.

Entrez, monsieur Patin, vous aurez votre part de la comédie. Ah, fourbe, fourbe! tu m'as trompée, tu te livres bien heureusement à la vengeance que j'en veux prendre.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi, Clitandre, c'est vous! quitter l'armée pour me venir voir? Cet empressement me devroit faire plaisir; mais je n'aime pas qu'aux dépens de votre gloire vous me donniez des marques de votre tendresse.

CLITANDRE.

Il m'étoit impossible de vivre plus long-temps sans vous voir : un mois entier éloigné de vous! Si vous saviez avec quelle impatience l'amour m'a fait voler ici... Que vous dirai-je, madame? il sembloit qu'il m'eût prêté ses ailes, et j'ai fait une diligence incroyable.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il n'est pas permis de mentir si effrontément.

CLITANDRE.

Que dites-vous, madame?

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long-temps à Paris?

CLITANDRE.

Je n'y puis demeurer plus de quatre jours.

ANGÉLIQUE.

Quatre jours? faire tant de chemin pour être si peu avec vos amis?

CLITANDRE.

Que ne ferois-je pas, madame, pour être un instant avec vous?

ANGÉLIQUE.

Que n'y faites-vous donc un plus long séjour? Regardez-moi, Clitandre, ne mérité-je pas bien ma quinzaine comme une autre?

CLITANDRE.

Que me dites-vous là, madame?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un adroit fripon, Clitandre, puisque vous m'avez trompée.

CLITANDRE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Je vous le pardonne. Allez; à cela près, vous êtes un fort joli homme, et je veux bien encore être de vos amies: mais toutes les femmes ne sont pas bonnes comme moi, et je suis fâchée pour vous que le hasard fasse rencontrer chez moi Cidalise.

CLITANDRE.

Cidalise, madame?

ANGÉLIQUE.

Dites-lui qu'elle vienne, Lisette, et que Clitandre brûle d'impatience de la voir.

CLITANDRE.

Moi, madame !

LISETTE, *à part.*

Je commence à démêler l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Quoiqu'il n'y ait que quinze jours que vous l'avez quittée, elle ne sera point surprise de votre retour, et en quinze jours on fait bien des choses.

CLITANDRE.

Me voilà pris comme un fat, et sans un peu d'effronterie j'aurai peine à sortir d'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut point perdre contenance : quand on a de l'esprit, on se tire aisément d'un mauvais pas.

CLITANDRE.

Ma foi, madame, puisque vous êtes si bonne, je vous avouerai tout ingénument; mais pardonnez-moi cette bagatelle, ou ne m'empêchez pas du moins de me justifier auprès de Cidalise.

ANGÉLIQUE.

Moi, vous en empêcher ! Je veux vous aider à la tromper, au contraire.

CLITANDRE.

Êtes-vous de bonne foi, madame, et ne me trahirez-vous point?

ANGÉLIQUE.

Vous connoîtrez ma sincérité. La voici.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LISETTE.

CLITANDRE.

L'amour est un bon guide, madame; je vous aurois cherchée vainement chez vous, et c'est lui qui m'a fait entendre que je vous trouverois ici.

CIDALISE.

Vous n'y seriez pas venu, si l'amour vous avoit donné de bons avis.

CLITANDRE.

Qu'auroit-il pu me dire, madame, qui m'eût fait craindre de vous voir? Parlez, vous a-t-on prévenue contre moi, et quinze jours d'absence me feront-ils vous retrouver infidèle?

CIDALISE, *à part.*

Le scélérat! (*haut.*) Qu'avez-vous fait, monsieur, depuis que vous m'avez quittée?

CLITANDRE.

Moi! madame, j'ai joint l'armée; j'ai vu l'ennemi, je me suis fait voir à nos généraux, j'ai fait le coup de pistolet, pris quelques officiers prisonniers; l'amour m'a rappelé vers vous, je suis revenu sans réflexion.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas rendre un compte plus juste, et tu dois être satisfaite.

CIDALISE.

Oh! je n'y puis plus tenir, en vérité, et j'ai trop d'horreur pour l'imposture.

CLITANDRE.

Madame...

CIDALISE.

C'en est fait, Clitandre, rompons sans bruit et sans éclaircissement. Je vous connois trop pour vous aimer encore, et je vous estime trop peu pour avoir du ressentiment contre vous.

CLITANDRE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Elle s'explique net; et, pour elle comme pour moi, vous aurez de la peine à vous faire croire innocent.

CLITANDRE.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

CLITANDRE.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

LISETTE.

Je n'en suis pas trop informée; mais, autant que j'en puis juger, on a fait entendre à ces dames que depuis votre dernier départ vous avez toujours été en garnison dans le château de Martin-Sec.

CLITANDRE.

Dans le château de Martin-Sec! Et qui peut avoir fait ces contes?

SCÈNE XXIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

C'est moi, monstre, qui les ai faits. Oseras-tu me démentir?

LISETTE.

Allons, ferme, monsieur, il faut sauter le fossé.

CLITANDRE.

Madame?

LA COMTESSE.

Réponds, réponds, réponds donc.

CLITANDRE.

Moi, madame, je n'ai rien à répondre : que voulez-vous que je vous dise? le respect me ferme la bouche, et je m'en vais prendre la poste.

LA COMTESSE.

Non, traître; et puisque tu n'es pas parti, tu ne partiras point, sur mon honneur.

SCÈNE XXIV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE.

M. PATIN.

Eh ! bonjour, monsieur, serviteur.

CLITANDRE.

Ah ! monsieur Patin, votre valet.

M. PATIN.

Eh bien ! vous revenez de l'armée, quelle nouvelle?

CLITANDRE.

Tout le monde revient, et les bourgeois n'ont qu'à déguerpir, monsieur Patin.

DES SOUPIRS.

Avez-vous bien tué des Allemands, monsieur?

CLITANDRE.

Mon pauvre monsieur Des Soupirs, pour tout exploit, j'ai fait donner les étrivières à un maître à chanter qui faisoit le mauvais plaisant.

DES SOUPIRS.

Il avoit tort.

CIDALISE.

Il est brutal, et n'aime pas qu'on le plaisante.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

CLITANDRE.

Vous êtes bonne, madame, et je connois votre sincérité, je la reconnoîtrai, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Oh! ne prenez point votre sérieux. De quoi vous plaignez-vous? vous nous avez jouées les premières : demeurons bons amis, et ne parlons plus du passé.

LA COMTESSE.

Comment, madame, ne parlons plus du passé?

ANGÉLIQUE.

Ne vous emportez pas, madame, on vous le cède; et il vous demeurera pour l'équipage.

SCÈNE XXV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame, on a servi.

ANGÉLIQUE.

Allons nous mettre à table; nos différents s'y termineront mieux qu'ici, et nous irons tous ensemble souper ce soir chez monsieur Patin.

CLITANDRE.

Sans rancune, madame.

ANGÉLIQUE.

Donnez la main à la comtesse; vous avez intérêt de la ménager.

LA COMTESSE.

Moi? Je ne lui pardonnerai qu'à condition qu'il ne partira point.

CIDALISE.

On prendra soin de le retenir, madame.

LISETTE.

Ma foi, vivent les femmes de bon esprit! toutes les saisons leur sont égales, rien ne les chagrine, et, jusqu'aux moindres bagatelles, tout leur fait plaisir.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR DANCOURT. . . . . Pag. 1
LE CHEVALIER A LA MODE. 5
LA MAISON DE CAMPAGNE. 163
L'ÉTÉ DES COQUETTES. 229

FIN DE LA TABLE.

CE